A. M. D. G.

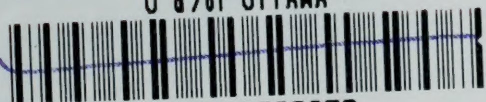
NOCES D'OR

DU

NOVICIAT SAINT-JOSEPH

SAULT-AU-RÉCOLLET

1853-1903





Histoire

DU

NOVICIAT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

au Canada

DEPUIS SES ORIGINES—1843

JUSQU'AUX

NOCES D'OR

DE LA MAISON SAINT-JOSEPH

du Sault-au-Récollet

LE 6 AOÛT 1903

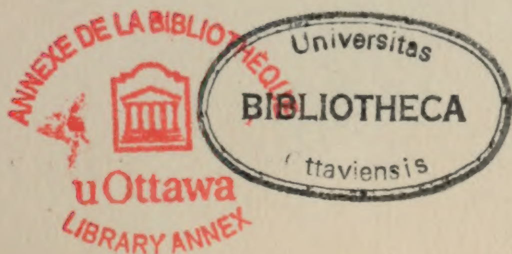
PAR

LE P. ARMAND CHOSSEGROS, S. J.

A. M. D. G.

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU SACRÉ-CŒUR

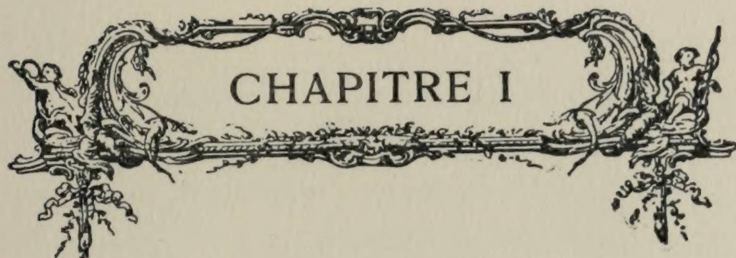
1903



A l'occasion des noces d'or du Noviciat Saint-Joseph, nous offrons ces modestes pages, aux anciens novices qui naquirent ici à la vie religieuse, et aux tertiaires qui s'y confirmèrent dans les solides vertus. Puissent-elles raviver en eux les souvenirs d'antan !

Nous les offrons aussi, comme témoignage de gratitude, à tous les bienfaiteurs de cette maison, dont la générosité a soutenu l'œuvre de Dieu.

Sault-au-Récollet, 19 juin 1903,
en la fête du Sacré-Cœur de Jésus.



CHAPITRE I

LES PREMIÈRES ANNÉES

Arrivée des fondateurs de la nouvelle Mission du Canada (1842). — Restauration de la Compagnie. — A Laprairie et chez M. Rodier : le P. Paul Luiset (1843-1848). — Le P. Georges Schneider (1848-1851).

De passage à Rome, le 2 juillet 1841, l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, de sainte mémoire, avait adressé au R. P. Général de la Compagnie de Jésus, un appel pressant, pour demander le retour des Jésuites au Canada. « Tout les rappelle, disait-il, dans cette contrée qui n'a jamais cessé de vénérer leur mémoire et qui est encore couverte de monuments précieux, qui attestent leur courage intrépide...... » Il terminait ainsi : « Enfin, le

soussigné espère que les enfants de saint Ignace, les frères de saint François Xavier, de saint Régis, etc...... entendront sa voix qui est celle de son Église, fondée par eux, et qu'ils se diront les uns aux autres, comme autrefois saint Paul et saint Barnabé : *Revertentes visitemus fratres per universas civitates in quibus prædicavimus verbum Domini quomodo se habeant.* » (Act. 15. 36).

† IGNACE, évêque de Montréal.

Le R. P. Roothaan, général de la Compagnie, répondit à cette éloquente invitation, en nommant le P. Chazelle, alors à Rome, supérieur de la mission nouvelle, et en chargeant le P. Provincial de Paris de lui adjoindre des compagnons. Six prêtres et trois frères coadjuteurs furent désignés : de la province de Paris, le R. P. Chazelle, supérieur de la mission, le P. Félix Martin, le P. Paul Luiset, le P. Dominique du Ranquet, le P. Joseph Hanipaux et le F. Joseph Jennesseaux ; de la province de Turin, le P. Remi Tellier et le F. Pierre Tupin ; de la province de Lyon, le F. Emmanuel Brenans.

« La Providence, raconte le P. Martin, avait déjà pourvu à une partie des préparatifs nécessaires pour cette émigration lointaine. Depuis plus d'un an, la mission de Madagascar semblait assurée à la Compagnie. Son personnel était nommé et de pieuses âmes s'étaient occupées avec ardeur à pourvoir à tous ses besoins. Le vaisseau était choisi, le jour du départ fixé, quand Dieu permit que ce projet échouât. Mais, les



MGR IGNACE BOURGET

efforts de tant de cœurs généreux ne furent pas perdus. » Le Canada en bénéficia.

Les pionniers du Christ s'embarquèrent, le 24 avril 1842. Au cours de leur longue traversée, ils durent souvent évoquer le souvenir des travaux de leurs devanciers sur le sol canadien. Du haut de la gloire, les Brébeuf, les Lalemant, les Jogues, les Daniel, les Garnier, tous les humbles héros qui se dévouèrent à l'évangélisation et au bien de la Nouvelle-France, au sein du collège de Québec, ou au fond des bois, durent leur sourire, tressaillir d'espérance, et leur envoyer, par l'entremise des anges, de saints encouragements.

Débarqués à New-York, le 26 mai 1842, ils remontaient aussitôt l'Hudson, traversaient le lac Champlain, sillonné jadis par les légers canots d'écorce des anciens missionnaires, leurs frères, et arrivaient par le train de New-York à Laprairie, le 31 mai. En face d'eux s'étendait cette illustre Ville-Marie, où le P. Vimont avait jadis célébré la première messe, sur le berceau de laquelle les Jésuites avaient veillé, où ils étaient revenus s'établir en 1692 et où le dernier survivant de l'ancienne Compagnie à Montréal, le P. Bernard Well, s'était éteint en 1791. Ils traversèrent en hâte le Saint-Laurent et atteignirent la ville le même jour. Mgr Bourget, en tournée pastorale, avait laissé ses ordres. Aussi la charité épiait l'arrivée des nouveaux venus. M. le chanoine Paré les reçut au quai et les conduisit au palais épisco-

pal, où M. le grand-vicaire Hudon les accueillit avec grande cordialité.

Le lendemain, ils se rendirent à Sainte-Marie de Monnoir, auprès de Mgr Bourget. Celui-ci les reçut, à son tour, avec toute la bonté de son cœur, les bénit, et comme on se trouvait en plein jubilé, les envoya à la moisson des âmes. Ils moissonnèrent sans relâche, prêchant retraites sur retraites jusqu'à la fin du jubilé. Au mois de juillet 1842, Mgr Bourget voyant les nouveaux missionnaires sans demeure à eux, les installa temporairement, à la cure de Laprairie, dont le dernier curé, M. M. Power, venait d'être appelé à l'évêché de Toronto.

On le comprend, la petite colonie de Jésuites n'était qu'une semence qu'il fallait se hâter de jeter dans un sol plantureux, faire lever et grandir. Il fallait ouvrir un noviciat.

Dès le 15 janvier 1843, fête du saint Nom de Jésus, Mgr Bourget voulut rétablir solennellement la Compagnie de Jésus au Canada. Il procéda lui-même à cette restauration dans sa cathédrale Saint-Jacques, détruite depuis par un incendie, le 8 juillet 1852. Après le chant du *Veni Creator*, qui précéda la grand'messe célébrée par le P. Félix Martin, Mgr souhaita la bienvenue aux successeurs des anciens missionnaires et martyrs de l'ancienne Compagnie sur un sol jadis fécondé par les sueurs et le sang de leurs glorieux ancêtres. Le P. Luiset prêcha ensuite sur la fête du jour avec l'accent apostolique des Le-eune et des Ragueneau.

L'évêché s'offrit aussitôt pour servir de noviciat temporaire, mais nul ne se présenta. La Compagnie n'était pas encore très connue. Quelque régulière que fût la vie de la famille épiscopale tout à fait semblable à celle d'une maison religieuse, l'auréole qui entoure toujours le palais d'un évêque effrayait peut-être aussi l'humilité des aspirants.

On loua donc une maison plus modeste tout près du presbytère de Laprairie. Dans ce local, on convertit une chambre en chapelle, et l'on y célébra le saint sacrifice, pour y introniser le Maître par excellence, qui devait parler au cœur de tous ses futurs compagnons. Le noviciat y fut ouvert, le 31 juillet 1843, mais nul n'y fut admis.

Sur ces entrefaites, un généreux citoyen de Montréal, M. Charles-Séraphin Rodier, avocat distingué et plus tard maire de Montréal, dont le nom doit être inscrit en lettres d'or sur la liste des bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus, offrit aux Pères la moitié de sa maison, pour cinq ans, en pleine jouissance et sans aucune charge, et, à l'expiration de ce délai, renouvela sans condition ses offres d'hospitalité. On accepta avec reconnaissance.

La maison était sise aux confins de la ville en ce temps-là, sur la rue Saint-Antoine, à l'un des angles de la place Richmond, là où s'élève actuellement l'asile de Bethléem.

Le 4 septembre, le P. Luiset, maître des novices, le P. Martin et le F. Jennesseaux en prenaient possession.

Mgr Bourget vint deux jours après, bénir la chapelle, remercier les bienfaiteurs du nouveau noviciat et encourager l'œuvre naissante en commentant le « Crescite et multiplicamini, » croissez et multipliez-vous, de la *Genèse*.

On s'installa du mieux qu'on put dans le nouveau Nazareth. M. Rodier, et Madame Rodier de si douce mémoire, avaient l'œil sur leur famille adoptive et nous lisons dans le journal de la maison, de touchants détails comme ceux-ci :

14 sept. : Madame Rodier envoie une provision de riz, de café etc. avec un grand coffre pour la cuisine.

16 nov. : M. Rodier fait peindre la chapelle et la bibliothèque. M. Rodier fait faire une balustrade pour la chapelle et une cloison pour le réfectoire.

1844. : Madame Rodier fait présent à la sainte Vierge d'un collier d'agates et M. Rodier offre au P. Luiset de lui prêter ses candélabres pour les saluts solennels.

C'est dans cet asile que le Père de famille conduisit discrètement, pendant huit ans, ceux qu'il avait choisis pour être membres de la Compagnie de son Fils.

Le P. A. Régnier, brillant élève de Saint-Hyacinthe, y fut admis le premier, le 9 septembre 1843, et le P. Henri Hudon, plus tard supérieur de la mission du Canada, y accourait du collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Le P. Luiset n'eut d'abord que ces deux disciples, mais il pensait avec saint Charles Borromée, qu'une âme est un



M. CHARLES-SÉRAPHIN RODIER

assez vaste diocèse. Aussi s'appliqua-t-il, avec un soin paternel, à former ses enfants à l'image de Jésus-Christ.

Né à Lille, le 5 juin 1798, le P. Luiset avait été formé à la piété dès sa plus tendre enfance par des parents profondément chrétiens et par un prêtre réfugié sous le toit paternel pendant la révolution française.

En 1824, après ses études théologiques achevées à Saint-Sulpice et couronnées par le sacerdoce, il entrait dans la Compagnie de Jésus. Il avait, en France et en Espagne, durant vingt ans de travaux apostoliques, déployé un zèle que rien ne pouvait refroidir. C'était un homme ne vivant que du surnaturel, ne respirant qu'abnégation, et qui pouvait dire avec saint Paul : « Je ne prétends pas savoir autre chose parmi vous que Jésus et Jésus crucifié. » Les splendeurs de son âme rayonnaient à travers les traits de son visage, et nul ne pouvait échapper à la chaleur de son éloquence, quand il prêchait l'Évangile. Tourmenté par le zèle le plus brûlant, il était à l'affût de toutes les occasions pour prêcher, dans la ville et dans les campagnes, Jésus et la vertu de sa croix. Mais une fois maître des novices, il s'enferma dans sa retraite, et apprit à ses disciples, par ses solides conférences, et plus encore par la persuasion de ses exemples, ce que devait être l'imitation de Notre-Seigneur et le chemin royal de la joyeuse abnégation.

Former des novices de la Compagnie de Jésus, quelle tâche délicate ! Accueillir, fraîche encore des baisers

maternels, une jeune âme pleine de pureté, débordante de générosité, émue par les appels de l'Esprit-Saint et prête à toutes les saintes déterminations; goutte à goutte verser dans cette âme, pendant deux ans, la piété de Stanislas, la régularité de Berchmans, le zèle de Xavier, la flamme apostolique de Régis, la lancer vers ces sommets d'abnégation et de sacrifice que Jésus montrait au ieune homme de l'Évangile, quand il lui disait : « Si tu veux être parfait...... viens, suis-moi, » faire pratiquer le troisième degré d'humilité, ce point culminant de la perfection de saint Ignace, cet entraînement infaillible pour pratiquer la folie de la croix, quelle œuvre apostolique que celle-là et quelle dextérité n'exige-t-elle pas, en celui qui doit être en ce grand ouvrage le collaborateur divin !

Le P. Luiset fut ce collaborateur intelligent et dévoué.

Parmi les novices formés à son école, nommons entre autres les PP. Thomas Ouellet, Édouard Doucet, Jean Mainguy, Richard Baxter, H. Glackmeyer, Dandurand, J.-B. Archambault, etc.

Malgré les délicates attentions de la charité de la famille Rodier, les généreuses aumônes de M. Quiblier, supérieur de Saint-Sulpice, et celles de nos autres amis, les novices n'évitèrent pas toutes les épreuves de la pauvreté, inséparables de tout début. Mais en vrais disciples du P. Luiset, ils les cachèrent soigneusement.

Une seule et unique chambre servait de dortoir, de salle d'étude, de salle de conférence et de récréation.

L'hiver, plusieurs coins éloignés de la maison, ne parvenaient guère à se réchauffer, attendu que l'appareil de chauffage ne sortait pas de la cuisine. Le F. François Vachon, que nous venons de perdre, le 2 juin de cette année, et qui faisait alors l'apprentissage de son légendaire métier de cordonnier, affirmait qu'il fallait jouer du marteau et enfoncer bien des clous pour se dégourdir les mains.

Mais les cœurs se dilataient et s'affermissaient dans les saintes résolutions. Aucun des solitaires n'eût échangé son Nazareth, pour un palais de marbre. Voici comment l'un d'eux décrit sa résidence. « La solitude du lieu, aujourd'hui populeux, se prêtait alors merveilleusement au calme et au silence d'un noviciat : à l'ouest, la grande place Richmond s'ombrageait d'arbres naissants où venaient chanter des oiseaux ; au sud du jardin, en ampithéâtre au-dessus de ce qui est aujourd'hui le quartier Saint-Joseph et où passait dès lors le chemin de fer de Lachine, on n'apercevait, dans la vaste prairie, que des troupeaux qui paissaient et des locomotives qui passaient en sifflant. » L'horizon s'ouvrait aux grandes perspectives, car, au sud-est, le regard découvrait les hautes mâtures des navires du port, et dans le lointain, la croix de Saint-Hilaire dressant ses bras lumineux dans le ciel. La petite chapelle des novices, malgré son exiguité, s'ouvrait au public ; elle était visitée chaque jour par des âmes pieuses ; mais le dimanche et les fêtes,

elle se remplissait. Un jour même, les places réservées à la famille Rodier, se trouvèrent envahies. « C'est là, dit un témoin contemporain des événements, que pendant huit ans, tant de consciences sont venues recouvrer dans les sacrements la force ou la paix ; tant de jeunes gens, dans les conseils de la direction, éclairer leurs voies et préparer leur avenir. »

Tel était l'asile où les novices se livraient, sous l'impulsion de la grâce, au travail de leur sanctification. Grande était l'ardeur de tous pour élever l'édifice de la perfection, sur le fondement de l'humilité et de l'imitation de Jésus-Christ.

A l'exemple de Celui qui est venu pour servir, on se faisait une joie des emplois de Marthe. On plantait, on récoltait des légumes dans le champ que M. Rodier avait mis à la disposition des novices. Ces légumes n'étaient pas toujours faciles à déterrer. Il appert, en effet, qu'un printemps, le frère jardinier redoutant sans doute les tardives gelées, avait enfoui la semence des pommes de terre, à plusieurs pieds sous le sol. L'époque de la récolte venue, les novices creusent, fouissent, vains efforts !

Les pommes de terre s'obstinent à ne pas se montrer, nouvelles tentatives; nouvelles déceptions. Les regards inquiets interrogent le frère enfouisseur qui assure qu'on ne peut être loin de faire quelque trouvaille. M. Rodier, témoin de la scène, voulant mêler la douceur à l'amer-

tume, se mit à secouer un pommier dont les branches pendaient sur le champ des novices. « Pauvres frères, dit-il, *Deo gratias*, ramassez ces pommes-ci et mangez sans scrupule, le Père Maître a donné permission générale d'accepter tout ce que M. Rodier jugerait bon d'offrir. » L'épreuve se termina par des agapes fraternelles que partagea le frère jardinier lui-même ; seulement pour payer son écot, il dut promettre de ne point tant redouter la gelée, l'année suivante. Les pieux novices ne sortaient que pour aller enseigner le catéchisme aux enfants des Tanneries, entendre parfois le P. Martin ou le P. Hanipaux prêcher à Notre-Dame, prêter main forte aux vicaires de Laprairie et rehausser l'éclat des grandes cérémonies de cette paroisse. Les plus hardis poussaient une pointe jusqu'au calvaire d'Oka où ils se rendaient en pèlerinage.

Parfois, grâce à une délicate attention des Messieurs de Saint-Sulpice, ils étaient invités à prendre le dîner à la Montagne, maison de campagne du séminaire, où la charité de ces Messieurs se montra toujours exquise.

Ainsi grandissait l'espoir de la Compagnie au Canada, quand il plut à Dieu de mettre encore à l'épreuve la patience du P. Luiset. Une opération, qu'un oculiste lui fit subir à l'œil, aboutit finalement à une complète cécité.

Un jour de l'an, rendant visite à M. Rodier, le P. Luiset lui dit en souriant : « Je viens de recevoir mes

étrennes. » — « Et quelles étrennes ? » ajouta M. Rodier. — « Une bonne petite cécité, répondit le Père. Je me suis aperçu ce matin que je n'y voyais plus que d'un œil. » Peu à peu, la nuit s'épaissit et son âme n'eut de regard que pour les choses de l'éternité. Aucune plainte ne sortit de ses lèvres, mais souvent on lui entendit dire : « Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ? » On le pressa souvent de demander sa guérison au ciel, il opposa toujours à ces instances la même réponse : « C'est la volonté de Dieu que je sois aveugle, que la volonté de Dieu soit faite. » La cécité corporelle ne fit qu'affiner l'acuité de son regard surnaturel. La présence de Dieu semblait l'envelopper de toute part ; les âmes lui paraissaient d'un prix et d'une beauté plus inestimable qu'auparavant.

Envoyé à Québec, il ne laissait pas de recueillir ses vieux souvenirs, de monter en chaire, conduit par la main de ses frères et là, devant un auditoire profondément ému, de bénir la main de Dieu qui ne frappe que dans sa miséricorde et pour l'exécution de ses desseins d'amour.

Revenu au noviciat chez M. Rodier, et obligé de contenir en son âme les flots de son zèle, il chercha un dédommagement dans son assiduité au confessionnal. Tous les jours, à 6 heures du soir, il était à son poste, pour entendre les ouvriers de retour de leur travail. Sa vie lui



LA MAISON DE M. RODIER EN 1843

eût paru inutile, s'il n'avait pu expier pour les autres, s'il n'eût fait de son corps une hostie vivante, soumise à l'esprit jusqu'au plus infime mouvement. Quoique aveugle, il déjoua tous les subterfuges que prenait l'industrieuse charité des novices pour atténuer ses abstinences. L'un d'eux ayant délicatement fait monter le niveau du liquide dans son bol qui commençait à se vider, le P. Luiset ne tarda pas à lui faire remarquer que le bol était bien grand ce jour-là.

Le saint vieillard, retiré au Sault-au-Récollet, continua de se détacher de son enveloppe mortelle et de s'unir à Dieu jusqu'au premier mai 1855, jour auquel il monta, de cette région de ténèbres, dans le plein jour de Dieu.

Au Père Luiset succéda, en octobre 1848, le Père Georges Schneider, envoyé exprès de Strasbourg par le Père Provincial de Paris, pour remplir les fonctions de maître des novices. Cet éminent religieux se distinguait par une confiance admirable en saint Joseph, confiance avivée par tant de grâces et de merveilles obtenues évidemment par son intercession.

De temps en temps, les provisions manquaient. À l'heure du déjeuner, au lieu d'entendre la cloche, les novices n'entendaient que la voix d'argent de leur Père Maître qui leur annonçait que, quoiqu'ils n'eussent pas encore fait vœu de pauvreté, cependant il plaisait à la Providence de les éprouver : « mais, ajoutait-il, rassurez-vous, S. Joseph ne nous fera pas défaut. » La promesse

ne manqua jamais de se réaliser. Le frère Rouillé rencontrait toujours quelque ami de saint Joseph connu ou inconnu, envoyé tout exprès, eût-on dit, pour ne point faire mentir la parole de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Jusqu'à cette époque, les recrues annuelles n'avaient guère dépassé le chiffre de deux ou trois novices scolastiques. Après une neuvaine fervente, quatre ou cinq candidats demandèrent leur admission et le nombre s'éleva à huit le mois suivant.

Le Père Schneider avait vu sa famille s'accroître considérablement, depuis que les novices de New-York lui avaient été confiés en 1850. L'on compta onze novices scolastiques et six coadjuteurs et ce nombre s'augmenta l'année suivante.

Cette année 1851 fut la dernière passée sous le toit de M. Rodier.

Le collège Sainte-Marie, ouvert dans une construction en bois au mois de septembre 1848, s'était transporté dans un grand édifice en pierre, qui pouvait abriter tous les enfants de la Compagnie.

Le moment était donc venu de dire adieu à la demeure hospitalière de M. Rodier.

La séparation n'eut pas lieu sans émotion. Le dernier jour, on célébra la messe aux intentions de la famille bienfaitrice. Le P. Martin offrit à M. Rodier un petit



R. P. G. SCHNEIDER, S, J.

album, « hommage, disait-il, de reconnaissance et de dévouement perpétuels pour une généreuse et aimable hospitalité de huit années. » Sur les pages du livret étaient inscrits les noms des hospitalisés. À la page de 1843, on lisait ces paroles : « J'étais étranger et vous m'avez donné l'hospitalité. »

Au milieu des noms des membres de la Compagnie militants encore sur la terre, étaient intercalées les images de ses saints triomphants dans le ciel, et de ses premiers martyrs au Canada. Ces glorieux enfants de la Compagnie n'auront pas oublié de préparer une demeure éternelle aux quatre membres de la famille Rodier; car notre charité se change en poids éternel de gloire.

A ces marques de reconnaissance, le P. Martin ajouta en 1853 un autre témoignage, « qui, disait-il, ne pourra jamais égaler vos bontés, ni payer entièrement notre dette : dans notre chapelle actuelle comme dans celle qui doit la remplacer un jour, je m'engage à vous conserver toujours ainsi qu'à vos enfants la pleine et entière jouissance d'un banc pour vous donner la facilité d'y assister aux offices. »

M. Rodier de son côté, conserva le souvenir le plus attendri des jours où sa maison abritait une Église domestique. Il aima toujours les novices de la Compagnie comme ses enfants. Au sein du conseil législatif, il présenta une motion pour la restitution des biens des Jésuites détenus par l'État, et l'appuya d'un discours où

vibraient toute l'honnêteté et l'amour de la justice qui avaient rempli sa vie. Sur la fin de ses jours, il voulut encore revoir ses chers pupilles. En 1874, le jour de la Saint-Stanislas, on le reçut comme un grand-père au noviciat du Sault. Il assista à la conférence spirituelle, partagea le repas de famille. Au milieu des épanchements de la récréation, il remit sa photographie au père Perron : « Je ne veux pas, disait-il, que mon souvenir périsse avec moi, mais qu'il vive en mes petits-enfants. De toutes les œuvres auxquelles j'ai mis la main, c'est celle dont je suis le plus fier. » Le P. Perron lui présenta à son tour une photographie du Père Général avec une épigraphe où était rappelée l'hospitalité donnée aux premiers novices de la Compagnie.

M. Rodier s'éteignit quelque temps après, comme s'éteignent tous ceux qui ont passé en faisant le bien, l'âme débordante de confiance en la bonté de Dieu, et se présenta à Jésus-Christ escorté de ses bonnes œuvres. (1)



(1) Des enfants de M. Rodier, Melle Hermina Rodier (Madame de Martigny) est la seule survivante. C'est à sa bienveillance que nous devons plusieurs des détails plus haut mentionnés.

CHAPITRE II

AU COLLÈGE SAINTE-MARIE

Le P. Charles Schianski (1851-1852), le P. Georges Schneider (1852-53).

AU mois de septembre 1851, les novices s'installèrent au collège Sainte-Marie.

Le P. G. Schneider, quitta pendant quelques mois la direction de ses chers novices, pour se livrer aux travaux apostoliques ; mais il ne s'éloigna pas d'eux et resta dans la même maison. Le nouveau maître des novices était le P. Charles Schianski.

Il était né à Wipsau en Moravie. Possédé, de bonne heure, par l'enthousiasme artistique, après ses études classiques, il avait fait son tour d'Europe enchantant les villes de ses talents musicaux. Mais se sentant poussé vers un idéal plus haut, il n'hésita pas à entrer dans la

Compagnie, et demanda les missions d'Amérique, où il fut envoyé. Ordonné prêtre à Fordham, en 1847, il offrit spontanément ses services pour secourir les Irlandais de Montréal décimés par le typhus. Il vint de New-York avec les PP. Driscall, du Merle et Férard s'adjoindre aux PP. Mignard et du Ranquet rendus déjà au poste de dévouement. Le P. Schianski se dévoua sans compter pour ces infortunés, mais la mort passa toujours à côté de lui. De ses rares talents d'artiste, ensevelis dans l'humilité, le P. Charles n'avait gardé qu'une voix harmonieuse et souple dont il se servait pour chanter des grand'messes dont on conserva longtemps le souvenir.

Grâce à ses connaissances de l'anglais, du français, de l'allemand et de l'italien, il avait entrepris un ministère très fructueux, auprès des immigrants de toute nationalité débarqués à Montréal, quand la mort vint l'emporter prématurément au mois de mars 1852. Il fut enseveli dans les caveaux de l'ancienne cathédrale Saint-Jacques, à côté du P. du Merle.

Avant de ieter de profondes assises, sur la terre canadienne, le noviciat voulait s'assurer des protecteurs célestes ; c'est pourquoi il fit passer, coup sur coup, dans la Compagnie triomphante, quatre de ses jeunes novices : Georges Knowlson, âgé de 17 ans à peine, et converti du protestantisme, Théophile Durocher, qui venait de prononcer ses premiers vœux, Joseph Delisle, de l'île d'Orléans, et Thomas Lemire. Les deux premiers dorment



LE COLLÈGE SAINTE-MARIE EN 1851

leur dernier sommeil près du P. Schianski, et les deux autres reposent au Sault. Ils furent les premiers à demander une place dans le paisible champ, où tant de compagnons devaient les suivre.

Le P. Georges Schneider reprit, au mois de mars 1852, la direction de ses novices. A son école se mirent aussi pour la troisième probation, les PP. Saché, Frémiot et Holzer, et parmi les novices, on compta deux prêtres zélés, les PP. Michel et Dumortier.

La vie s'écoulait heureuse au collège Sainte-Marie, entrecoupé par tant de belles prédications et de bénédictions du Saint Sacrement, dans la chapelle publique de la maison. Cependant le P. Schneider poursuivait avec ardeur la réalisation d'une idée longtemps caressée- Toujours inspiré par saint Joseph il voulait bâtir un Nazareth, où les novices de la Compagnie seraient élevés, loin des agitations mondaines, dans le recueillement, la présence de Dieu et le travail ininterrompu de leur sanctification. Ce noviciat hantait ses rêves, mais il n'avait pas un sou pour le bâtir. Seulement il pouvait dire : « Je ne suis pas grand'chose, mais Georges Schneider et saint Joseph, c'est beaucoup. » Comme il n'était pas prudent de construire, sans qu'on eût trouvé l'argent pour couvrir les dépenses, le P. Schneider part pour Québec, prêche une mission et revient avec les fonds nécessaires pour commencer.

Restait le terrain à trouver.

M. Olivier Berthelet, dont le nom est resté attaché à tant de bonnes œuvres, ayant ouï parlé du projet du P. Schneider, entra en accommodement avec M. Janvier Vinet, plus tard Mgr Vinet, curé du Sault-au-Récollet. Il avait vendu à ce dernier une propriété sise vis-à-vis de l'église paroissiale. Elle n'était pas encore complètement payée. Il promit de se désister du reste de la somme due, si son débiteur consentait à céder une partie du terrain pour la fondation tant désirée du P. Schneider.

Mgr Vinet, le plus insigne bienfaiteur de la maison du Sault, donna d'abord douze arpents, puis toute la belle propriété qui encercle la maison et s'étend sur le coteau jusqu'à la grande ferme des Sulpiciens. Le P. Schneider fit aussitôt, d'après les plans du P. Martin, commencer le corps central de l'édifice actuel. Il mesure quatre-vingt-dix pieds en longueur, cinquante en largeur et comprend deux étages outre les mansardes et le sous-sol.

Pour aider à la fondation du noviciat, M. Berthelet donna aux Pères de la Compagnie, une autre terre située à trois milles plus haut, le long de la rivière des Prairies, sur les confins de la paroisse de Saint-Laurent.

Le P. Schneider n'habita jamais la maison qui lui avait coûté tant de peine. Il fut nommé supérieur de la résidence de Québec, le 14 août 1853, et se consacra avec zèle à la sanctification des âmes, et à la conversion des pécheurs. Quand quelques-uns regimbaient contre la grâce, il les recommendait à saint Joseph et il se croyait

si sûr de la victoire qu'il déclara, un jour, d'un air prophétique : « Il est à moi dès ce soir. »

De retour à Montréal, le P. Schneider obtint encore, par l'entremise de saint Joseph, le terrain sur lequel devait s'élever l'église du Gesù. Il avait à peine présenté sa requête à son céleste Protecteur que M. Berthelet lui offrait le terrain convoité. Puis le P. Georges présida à l'exécution des plans du superbe édifice, et put voir la bénédiction du chef-d'œuvre d'architecture, orgueil des catholiques montréalais.

Le P. Schneider mourut en 1868 à Montréal, et vint attendre la résurrection à l'ombre de la maison Saint-Joseph, au Sault. A la nouvelle de sa mort, Mgr Bourget écrivait au P. Vignon : « En apprenant la mort du bon P. Schneider, je n'ai pas manqué de prier pour sa belle âme, mais ce n'a pas été sans solliciter en retour, sa protection, auprès de Notre-Seigneur, dont il a tant aimé le Sacré-Cœur, et auprès de son auguste Mère, dont il a tant publié les grandeurs et les amabilités. »



CHAPITRE III

AU SAULT-AU-RÉCOLLET

Le P. Louis Saché (1853 — 1862), le P. Jacques Perron (1862 —1866), le P. Saché (1866 —1871), le P. Charles Charaux (1871 — 1873) le P. Perron (1873 — 1875), le P. Isidore Daubresse (1875 — 1876), le P. Firmin Vignon (1876 — 1880), le P. C. Charaux (1880 — 1894), le P. Édouard Lecompte (1894—1903).

VERS la fin du mois de juillet et dans les premiers jours d'août 1853, commença l'exode du noviciat vers la terre promise du Sault. En attendant que la maison eût achevé sa toilette, les novices furent gracieusement hébergés au vieux presbytère de la paroisse, et le jeudi, 5 août sous les auspices de Notre-Dame-des-Neiges, ils prirent possession de leur maison. Le lendemain, 6 août, 1er vendredi du mois, on célébra pour la première fois le saint sacrifice dans le nouveau noviciat.



MGR JANVIER VINET

C'était la fête de la Transfiguration, et c'était un Thabor aussi qu'on inaugurait ce jour-là. Le noviciat n'est-ce pas cette montagne élevée au-dessus de l'atmosphère déprimante du monde, où, sous les irradiations de la grâce, les illustrations de la prière et de la contemplation, l'âme va de clarté en clarté jusqu'au plein midi de la perfection ?

Le P. Louis Saché fut le premier maître des novices au Sault-au-Récollet. Il était né à Beaumont-la-Ronce en Touraine, le 23 décembre 1813. Après de fortes études, il fut ordonné prêtre, le 27 mai 1838. Puis, il se livra, pendant deux ans, au ministère paroissial, mais, se sentant appelé à une vie plus parfaite, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 18 septembre 1840. Son noviciat terminé à Saint-Acheul, il enseigne une année à Brugelette, puis va à Laval repasser sa théologie. De là, sur ses instances, il est envoyé au Canada, où il arrive le 18 mai 1845. Il se dépense d'abord pendant trois ans, au bien des âmes à la cure de Laprairie. En 1848 on lui confie la charge de directeur au collège de Sainte-Thérèse et s'en acquitte avec fermeté et tact à la satisfaction générale. Puis il ouvre la résidence de Québec, le 27 juillet 1849. C'est de là que l'obéissance vint le tirer pour le nommer maître des novices au Sault-au-Récollet, le 31 juillet 1853.

Le Père Maître avec une fermeté toute militaire indiquait sans détour le chemin à gravir. Il fallait marcher

dans la sincérité de l'esprit, fouler aux pieds l'esprit du monde, et n'avoir d'autres vues que les vues de Dieu. Les vaines terreurs, les atermoiements de l'homme charnel ne trouvaient guère leur compte avec lui. Dès longtemps le P. Saché s'était jeté en plein surnaturel, et son navire y voguait à pleines voiles. Jeune professeur, il s'était tracé la règle invariable de n'aimer que les âmes. Dans ses rapports avec elles, il n'apparaissait, comme Jésus ressuscité, que le temps de les consoler, de les fortifier, de leur parler des choses éternelles, puis rentrait aussitôt dans un recueillement profond, sous le regard de Dieu.

Du front de Moïse, sortant d'un tête à tête divin, s'échappaient des torrents de lumière ; à travers les traits mortifiés et le mâle visage du P. Saché s'échappaient aussi les rayonnements de son âme débordante de saintes illustrations.

L'homme spirituel juge tout, dit saint Paul. Le P. Saché avait acquis sur les âmes une telle délicatesse de touche qu'il mettait tout de suite le doigt sur le défaut à corriger, le penchant à redresser ; il montrait avec une évidence accablante, les ruses et les menées du mauvais esprit, il jetait dans les cœurs des *sursum* et des encouragements qui centuplaient les forces défaillantes de la nature aux abois.

A l'exemple du Maître il commençait par agir et prêcher d'exemple, avant d'enseigner. Aussi un de ses



M. OLIVIER BERTHELET

disciples écrivait-il, comme Jean le disciple bien-aimé : « La perfection n'est pas un vain mot, mais la plus vivante des réalités ; je l'ai vue de mes yeux, touchée de mes mains, ouïe de mes oreilles. »

Entraînés par un tel maître, comment les novices n'auraient-ils pas couru dans la carrière, et imprimé à leur ferveur cet élan des premiers jours qui devait se transmettre comme une tradition de famille, de génération en génération ? On commença donc à s'imprégner, en marchant alertement dans l'allée, des limpides enseignements de Rodriguez, à déguster avant déjeuner le sens littéral et mystique des saints Évangiles, à écouter avidement les conférences du Père Maître, à converser familièrement avec l'Hôte du tabernacle, à se baigner à loisir dans les consolations dont Jésus remplit les âmes, pour les mener par les sentiers doux-fleurants sur les âpres sommets des vertus solides.

Les encouragements vinrent aux jeunes ascètes de tous les côtés. Quelques jours après leur installation, ils reçurent la visite de Mgr Bedini, envoyé extraordinaire du souverain pontife Pie IX auprès de l'empereur du Brézil, et des évêques des États-Unis. Ce prélat était accompagné de Mgr Charbonel, évêque de Toronto, et de Mgr Bourget qui voulait voir de ses yeux, les progrès d'une œuvre si chère à son cœur.

En appelant sur eux les effusions célestes, le délégué du Pape leur recommanda de se préparer à prendre rang

dans l'avant-garde des défenseurs de l'Église, dans le corps d'élite d'Ignace de Loyola.

Mgr Bourget ne se contenta pas de cette visite. Il faisait de temps à autre, de discrètes apparitions, rehaussait l'éclat d'une fête, donnait la bénédiction du Saint Sacrement, ou se plongeait dans la solitude, comme dans un nouveau Manrèse, pour se livrer à cœur-joie à la contemplation des choses de Dieu. Pendant ces retraites, l'humble prélat voulait se servir lui-même et prenait part, au réfectoire, aux exercices d'abnégation en usage parmi les novices. Au nombre des distingués visiteurs qui vinrent encore encourager la famille du P. Saché, nous remarquons Mgr Pinsonneault, évêque de London, Mgr Taché, évêque de la Rivière-Rouge et Mgr de Goesbriand, évêque de Burlington.

Cependant le P. Saché travaillait avec ardeur à compléter les aménagements de son habitation. Le 20 octobre 1853, la sainte Vierge vit son autel s'élever dans la chapelle domestique, et le 27, le Père G. Schneider, invité par une délicate attention, bénit la statue de saint Joseph qui devait être placée au-dessus du maître-autel, A cette occasion, il parla avec toute l'ardeur de son âme sur son grand protecteur, et le proclama le patron de la maison et le grand Maître des novices.

Pommiers, bosquet de sapins, allées de plaines, de peupliers géants, furent plantés, arrosés, pour couvrir de leur ombre hospitalière les pieux solitaires et jeter leur note gaie dans le paysage.



R. P. LOUIS SACHÉ, S. J.

Mgr Vinet ne se contenta pas de nous avoir aidés si généreusement, il fit appel à ses paroissiens pour nous présenter un cadeau de bienvenue. Avec le produit d'une souscription, il acheta une cloche qui fut bénite solennellement le 29 octobre 1854 par Mgr J. Larocques coadjuteur de Montréal. Monsieur et Madame Rodier, comme il convenait, en leur titre de grand-père et de grand'mère des novices, servirent de parrain et de marraine. Les paroissiens se rendirent après la cérémonie, au noviciat, portant processionnellement la nouvelle baptisée. Elle fut reçue avec reconnaissance, et le P. Michel, au nom de la communauté, remercia les donateurs.

Puis la vie prit son train de joyeuse régularité et de travail fécond et silencieux.

D'une activité infatigable, le P. Saché sortait parfois de sa retraite pour aller prêcher les Quarante Heures à Sainte-Thérèse, une retraite à Sainte-Rose, donner les Exercices aux prêtres de l'évêché réunis chez Mgr Vinet. Il confessait et enseignait régulièrement le catéchisme au couvent du Sacré-Cœur. Il envoyait ses novices expliquer la doctrine chrétienne aux enfants des écoles et répandre la bonne odeur de Jésus-Christ. Il envoyait aussi ses tertiaires à la conquête des âmes.

L'année 1858 fut particulièrement féconde en retraites. Longueuil, Varennes, la Rivière-du-Loup, Sainte-Sophie, Saint-Hermas, Burlington, Vaudreuil, le Sault, furent

évangélisés par les PP. Pernot, Tissot et Durthaller. Le P. Durthaller prêcha de plus la retraite aux Messieurs de l'Union Catholique de Montréal, et à la fin de l'année la retraite ecclésiastique de Québec.

Le P. Saché resta maître des novices du mois d'août 1853 jusqu'en juillet 1862, époque où il devint recteur du collège Sainte-Marie. Puis il reprit les mêmes fonctions de maître des novices, du 12 mai 1866 au 15 août 1871.

Le P. Jacques Perron qui succédait au P. Saché le 31 juillet 1862 avait passé, pour parvenir à ce poste, par des voies vraiment extraordinaires.

Né le 1er septembre 1818 au château de Fresne (Loir-et-Cher), fils d'un général millionnaire, arraché dès l'âge de huit ans aux soins d'une sœur, plus tard comtesse de la Rochefoucauld, jeté dans l'internat du lycée Saint-Louis de Paris, Jacques avait vécu dans une atmosphère d'indifférence, dans une incurie déplorable de tout souci religieux.

Brillant élève de l'école polytechnique, il était devenu membre, puis trésorier de la société de Saint-Vincent de Paul. Il versa sans compter dans la caisse de la charité. M. Bailly lui avait dit : « Quand vous avez l'intention de donner un franc, donnez-en dix ; c'est ainsi que les recettes grossiront. » La sœur Rosalie, qui avait adopté quinze mille enfants du quartier Saint-Marceau sans compter des légions de miséreux, débordée par son amour de mère s'étant endettée de 1200 francs et se



LE NOVICIAT

trouvant insolvable, eut l'heureuse idée de faire part de sa détresse au jeune Perron, qui s'empressa de la tirer de ce mauvais pas en la félicitant du bon goût qu'elle avait eu de s'adresser à lui. Qui donne au pauvre, prête à Dieu. Dieu paya en monnaie surnaturelle—donc au centuple.

Un ami de Jacques, se trouvant un jour avec lui en visite chez la sœur Rosalie, fit à brûle pourpoint la remarque suivante: « Figurez-vous, ma sœur, que ce grand garçon de vingt-et-un ans,—il montrait Jacques—ne s'est jamais confessé de sa vie. » L'affaire alla grand train, entre les mains d'une volonté aussi irrésistible que celles de la bonne sœur. Heure fut prise pour le lendemain, un confesseur retenu d'avance. Le lendemain tout se passa avec une régularité militaire. La sœur Rosalie adopta l'âme pauvre et misérable du jeune Perron. Elle pria avec larmes pour lui obtenir la force et la grâce victorieuse, elle le suivit, elle lui écrivit, elle lui rappela avec instance ses devoirs religieux. Aussi un travail profond de l'Esprit-Saint remuait de fond en comble l'âme du polytechnicien qui, de l'école de l'état-major, était devenu en Afrique aide-de-camp du général Bugeaud. La lecture des Confessions de saint Augustin fit tomber les dernières résistances. Profondément dégoûté de la gloire mondaine, il se retira dans son domaine de La Bretèche en Bretagne. Il assistait à la messe tous les jours. Bien, tôt le temps consacré à l'adoration lui parut insuffisant,

après la messe, il ne retournait plus au château pour déjeuner. Il restait dans quelque cabane de pauvres, déjeunait de pain noir et d'un verre d'eau, et retournait à l'église pour prolonger son oraison jusqu'à midi. L'après-midi, il retournait encore au sanctuaire pour faire le chemin de la croix. C'est dans la contemplation de la Passion de Jésus-Christ qu'il trouva la force de renoncer à ses immenses richesses et d'embrasser la pauvreté effective. Consulté par Jacques, sur sa vocation, l'abbé de la Trappe de la Meilleray lui avait dit : « Jeune militaire, votre place se trouve dans la milice de la Compagnie de Jésus. »

Saint Ignace avait suspendu son épée à Montserrrat, Jacques prit ses éperons et se rendit chez le curé. « Monsieur le curé, lui dit-il, voulez-vous me rendre un service ? » — « Bien volontiers reprit le curé. » — « Autrefois, reprit Jacques, j'ai été si vain que je ne voulais chausser que des éperons d'or, mais maintenant, j'ai tellement honte de ma vanité que je n'ose même les vendre, c'est pourquoi, si vous vouliez le faire pour moi, vous pourriez en distribuer le prix à vos pauvres. » Pour s'habituer lui-même au régime de la pauvreté, il alla un jour, au sortir de l'église, droit à une masure et demanda pour l'amour de Dieu un morceau de pain. Une pauvre femme lui donna ce qu'il demandait. Elle ne songeait plus au mendiant quand un domestique du grand monde conduisant une superbe voiture, s'arrêta quelques instants après à



LA SALLE DES EXERCICES

la porte hospitalière. Il saute de son siège, remercie la maîtresse du logis de sa charité, et la prie d'accepter les provisions dont il charge sa table.

Le richissime châtelain de La Bretèche, le cœur léger, sans regret pour ses domaines et sa fortune, prit le chemin du noviciat de Saint-André sur le mont Quirinal à Rome. La veille de son entrée, il écrivit à sa sœur la comtesse de La Rochefoucauld. « Tu crains que je ne sois pas heureux ? Sois assurée, que le bon Dieu, qui m'a appelé à lui quand j'étais si loin, ne m'abandonnera pas maintenant que je le cherche. » Et en effet Dieu le prit sous son aile et le fit avancer à pas de géant. Un de ses connovices le P. Cardella lui rend ce témoignage : « Je n'ai jamais pu découvrir de faute en lui, ni remarquer qu'il ait violé une seule règle. Ma pensée se reporte sur le P. Perron avec le respect et la vénération due à un saint. Quand après trente-cinq ans je le vis à New-York, je le reconnus tout de suite à son affabilité, sa simplicité, sa modestie et son humilité, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : Vous n'avez pas changé, vous êtes exactement ce que vous étiez quand nous vivions à Saint-André. »

Il demandait en grâce qu'on eût la charité de lui faire connaître ses défauts. Pour lui faire plaisir, les novices se mirent à recueillir leurs souvenirs, mais leur clairvoyance aiguisée ne put découvrir qu'une chose vraiment répréhensible, à savoir qu'il ne savait pas nouer sa

ceinture à la mode romaine, mode assez compliquée pour un étranger.

Désenchanté de la gloire humaine, persuadé jusqu'au fond de l'âme de la vanité des richesses, de tout ce qui gonfle l'orgueil ridicule, il jetait un regard de commisération sur ces hommes rivés à ce qui passe; il écrivait à sa sœur, comblée des dons de la fortune: «N'aie de désirs que pour les biens éternels, eux seuls ne trompent pas.»

A voir sa pauvre chambre de Brugelette, où il étudiait la philosophie, les bouts de papier sur lesquels il écrivait ses notes, on restait convaincu que le détachement n'était pas un vain mot pour lui. Sur ces entrefaites l'immense héritage de sa tante paternelle lui échut en partage. Il avait déja vendu et distribué ses propres biens aux pauvres. Cet héritage lui parut un fardeau écrasant. Il ne pouvait dormir sous ce poids insupportable. Avec l'autorisation de l'obéissance, il se hâte de vendre toutes les propriétés du nouvel héritage, en distribue le prix aux pauvres, et le fit si promptement que la comtesse de La Rochefoucauld lui ayant demandé quelques secours pour les Pères de la Merci, il dut s'excuser, se trouvant déjà les mains vides. «Je n'ai rien, plus rien, écrivait-il, je n'ai d'autre désir que d'appartenir totalement à Jésus-Christ, qui ne possédait rien. Soldats de Jésus-Christ, nous ne devons rien avoir, pour être prêts à aller là où la volonté de Dieu nous désire.»



LE POTAGER

Ministre à Poitiers, l'ancien aide-de-camp faisait un tour d'inspection, sur le soir, dans les cours du collège, ramassait le pain souillé qui traînait dans les coins, le cachait furtivement, et le matin le mangeait délicieusement à déjeuner en pensant aux pauvres qui en manquent cruellement.

En 1860, les supérieurs cédant à ses instances réitérées l'envoyaient en mission à New-York.

Tel était le passé du nouveau recteur du noviciat.

Le Père Perron se livra avec tout le dévouement de son âme à la formation de ses novices. « Je dois me faire tout à tous », disait-il dans les résolutions de sa précédente retraite. Ses enfants spirituels peuvent dire s'il y fut fidèle.

L'influence que lui donnait le rayonnement de sa sainteté était immense.

Un de ses anciens novices écrit : « Que nous étions heureux d'être formés par un homme que nous pouvions vénérer comme un saint et dont la conduite reflétait tout ce que nous lisions dans Rodriguez et dans la vie de nos saints ! »

Personne, dans la maison, ne portait une soutane aussi pauvre, d'une couleur aussi indécise, aussi vieillie et pourtant aussi propre que la sienne. L'élégant officier d'Algérie aimait à se chausser de souliers très larges où la vanité ne pouvait certainement pas se loger. Il balayait lui-même sa chambre et se fût indigné, à la pensée que quelqu'un prétendit le servir.

Et quelle sollicitude maternelle, tempérée d'une juste mesure de virilité, ne montrait-il pas pour ses enfants ! Attention délicate aux mouvements des âmes, travail patient pour planter et arroser l'abnégation, l'humilité et les autres fleurs religieuses — tel fut le résumé de sa vie.

Aux conférences spirituelles, il insistait sur la sincérité dans le service de Dieu ; « soyons de vrais soldats, ne soyons pas garde-national », disait-il. Il poussait avec une main gantée de velours, à l'abnégation, à la victoire sur soi-même, sachant bien que la mesure du renoncement est la mesure de l'avancement dans la sainteté.

Il caractérisait d'un mot la lâcheté de ceux qui auraient reculé devant le troisième degré d'humilité : « Ce seront des braves gens peut-être, disait-il, mais des gens braves ? non pas. »

A la bravoure militaire, il voulait qu'on joignît un amour délicat et ardent pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Tout en travaillant au perfectionnement des âmes, le P. Perron avait l'œil aussi à l'embellissement de sa demeure matérielle.

Il dut sans doute payer de sa personne pour l'amélioration de la propriété ; car voici ce qu'il écrivait à sa sœur : « Figurez-vous votre frère sur sa ferme, travaillant dans les champs, prenant soin de ses bêtes, ramassant des pommes de terre, etc...... »

Sous les soins de l'habile et saint jardinier, tous les ar-



R. P. JACQUES PERRON, S. J.

bustes du parterre grandirent et développèrent leurs frondaisons. Novices américains et canadiens fraternisaient et mêlaient leurs affections et leurs idiômes particuliers.

Ce fut sous le P. Perron qu'on ajouta aux expériments du noviciat le pèlerinage. Sous le P. Luiset, on se rendait parfois jusqu'à Oka, au calvaire du Lac des Deux-Montagnes, c'est-à-dire qu'on ne s'éloignait guère de Montréal. Maintenant, c'était un voyage au long cours. On partait deux à deux ; un mois durant, on perdait de vue le logis familial. On s'en allait de paroisse en paroisse, sans argent, sans autre ressource que la Providence qui du reste, en ce temps-là pas plus que maintenant, ne mit pas ses enfants à trop forte épreuve.

L'accoutrement du pèlerin était de nature à ne pas lui inspirer des sentiments de vanité. Il se composait d'une pèlerine en toile cirée et d'un bourdon. Bref, si la pèlerine se fût constellée de coquillages, rien n'eût manqué pour donner à nos populations une image des pèlerins du moyen âge, franchissant les Pyrénées pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle. La pèlerine et le bourdon donnaient lieu parfois à de comiques ou de fâcheuses méprises. Un bon habitant canadien voyant passer deux pèlerins, leur cria : « Ohé ! les arpenteurs ! allez-vous loin de ce pas ? » Deux autres pèlerins faillirent être incarcérés, car on les prenait pour des « Fenians » déguisés. C'est pourquoi ce costume parut plus tard un anachro-

nisme au dix-neuvième siècle ; on le relégua au musée des antiquailles. Le pèlerin accomplit, aujourd'hui, son pèlerinage, muni d'un sac léger et d'un vulgaire parapluie.

Le Père Maître ne songeait qu'à s'effacer dans l'humilité, quand on vint lui apprendre que le P. Tellier, supérieur général de la mission, l'avait désigné, avant de mourir, pour son successeur, choix qui fut confirmé du reste par le T. R. P. Général de la Compagnie.

Le P. Vignon, tout en gardant la charge de recteur du collège Sainte-Marie, prit en ses douces mains les rênes de la maison, le 22 février 1866, jusqu'à ce que le Père Général eût de nouveau nommé recteur de la maison le P. Saché. Ce deuxième gouvernement dura du 12 mai 1866 au 15 août 1871. Le nouveau maître des novices montra la même fermeté et la même bonté dont il avait fait preuve autrefois. Parmi ses nombreux novices, il compta le P. Resther, dont l'esprit et la franchise sont demeurés célèbres. Il avait écrit à ses anciens confrères : «Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra ; j'entre chez les Jésuites, mais ce qui vous surprendra encore bien davantage, c'est que j'y resterai.» Le bon Père laissa courageusement à la porte du noviciat, ces chères petites habitudes, prises, enracinées, devenues une seconde vie, et qu'on ne retranche pas sans violence.

Auprès du P. Saché, le P. Resther creusa encore plus avant le fondement de son humilité, assit sur de plus

larges bases les vertus de l'apôtre, et alluma en son âme ce feu ardent pour le Sacré-Cœur qui le rendit si éloquent, et lui donna un talent merveilleux pour toucher les cœurs rebelles à la grâce. C'est aussi à cette époque que le P. Saché fit ajouter l'aile nord à la maison, grâce à la libéralité du P. John MacDonald, et du P. Perron.

Le 15 août 1871, le P. Charles-Théophile Charaux remplaçait le P. Saché devenu ministre au collège Sainte-Marie. Le P. Charaux a passé une bonne partie de sa vie dans la maison du Sault. D'abord Maître des novices pendant deux ans, il revenait à ses délicates fonctions, après sept ans de supériorat général de la mission New-York et Canada.

Il passa cette année 1872, en compagnie de son connovice d'Issenheim le P. Fleck, professeur des juvénistes.

Aux heures joyeuses de la récréation, ils évoquaient maints souvenirs d'antan, maintes maximes du P. Cotel, le maître des novices d'autrefois, et s'appliquaient à ressusciter au Canada le paradis alsacien.

Le P. Charaux s'absorba avec délices dans la lecture des ascètes, ses vieux amis, et rédigea petit à petit d'admirables conférences sur les règles de la Compagnie qui ont nourri la piété et la vie surnaturelle d'une bonne partie des ouvriers du Seigneur dans cette mission.

Nous reparlerons du P. Charaux quand il rapportera à sa chère maison, sa direction ferme, sa piété et son expérience consommée.

Le P. Perron fit encore une apparition au noviciat et gouverna la maison du mois de juin 1873 au 11 avril 1875, puis disparut du Canada, pour occuper les postes de recteur du scolasticat de Woodstock, d'instructeur du troisième an, etc... et s'éteignit saintement aux États-Unis le 24 janvier 1890.

Le successeur du P. Perron, le P. Isidore Daubresse, était né à Vervick, sur les confins de la Belgique et de la France. Condisciple du P. Félix au petit séminaire de Cambrai, connovice à Brieg, en Suisse, des PP. de Ponlevoy et Henri du Ranquet, après de brillantes études théologiques et un acte public, il avait été ordonné prêtre. Ses aptitudes le désignaient pour l'enseignement de la théologie. Une bonne partie de sa vie y fut consacrée. Il professa en effet la philosophie à Brugelette, le droit canon à Vals, l'Écriture sainte à Laval, et pendant dix-sept ans la morale à Fordham. Quoique très élevé dans les régions métaphysiques, le théologien savait descendre dans les champs plus humbles de la pratique. Une foule de prêtres avaient recours à ses lumières. L'archevêque de New-York s'honorait de son amitié et l'avait choisi pour son théologien au Concile de Baltimore.

Le P. Daubresse ne fit que passer au Sault, car qu'est-ce qu'une année dans ce flux perpétuel du temps ? Ses novices ne tarissent pas d'éloges sur sa charité, sa sollicitude pour les malades et son activité. Ayant longtemps travaillé aux États-Unis, et vu de près les qualités



R. P. ISIDORE DAUBRESSE, S J.

de l'âme américaine, le P. Daubresse l'affectionnait singulièrement. C'est pourquoi il fut désigné pour remplir les fonctions de maître des novices, dans le nouveau noviciat de West-Park, et y émigra au mois de juillet 1876.

Après le P. Daubresse, réapparut sur la scène le P. Firmin Vignon déjà initié à ses fonctions. Né au diocèse d'Amiens le 25 septembre 1818, entré dans la Compagnie le 28 septembre 1841, venu en Amérique après son troisième an, il avait d'abord employé son zèle auprès des paroissiens de Laprairie. Bientôt sa prudence, sa modération, sa douceur l'avaient porté au rectorat du collège Sainte-Marie. Il devait vieillir dans le gouvernement, et ne laissa la houlette que lorsque de cruelles infirmités lui rendirent le fardeau trop pesant.

Il ne fallait pas approcher longtemps du P. Vignon pour remarquer qu'il vivait uniquement d'une vie surnaturelle. Son esprit et son cœur possédaient déjà, grâce à la vivacité de son espérance, un bonheur infiniment meilleur que ces apparences trompeuses qui leurrent le monde. Sa vue seule prêchait le néant des vanités changeantes et la paix des âmes unies à Dieu. Un prêtre vénérable en fut tellement frappé qu'il s'écria en présence du compilateur de ces souvenirs : « Voilà le résultat de tous les examens particuliers d'un Jésuite. »

Il paraissait avoir entouré son âme de tant de détachement et d'abnégation qu'aucune traverse, aucune

surprise ne pouvait l'atteindre et la troubler. On vint un jour l'avertir, en courant, que le feu était à la maison ; il se contenta de répondre : « Eh bien ! éteignez-le. »

Un novice, par un reste de légèreté enfantine, avait un jour imité la démarche grave et mesurée de son Père Maître. L'imitation avait peut-être dégénéré un peu et excité l'hilarité assez inflammable des confrères. Le novice, tourmenté par la conscience de sa légèreté, alla en hâte se jeter aux genoux de son vénérable Père Maître et lui demanda la pénitence de sa faute. Le spirituel Père Maître lui dit : «Vous avez marché comme moi ; pour pénitence, vous marcherez comme vous-même. » Cet homme, qui paraissait vivre dans une région au-dessus de tous les orages et des variations de température, était cependant d'un tempérament très sanguin, et l'on découvrit, tachés de sang, les instruments avec lesquels il gravait sur son corps les stigmates de la Passion du Christ.

On le comprend, un tel homme fit rayonner de son âme en l'âme de ses enfants spirituels, la paix, la charité, la présence de Dieu, l'esprit d'oraison.

La maison veuve de novices américains se remplit de novices canadiens. On compta jusqu'à dix-neuf novices scolastiques et quatorze coadjuteurs, et ce chiffre se maintint à peu près pendant le gouvernement du P. Vignon.

Il eut encore la consolation de diriger la belle âme du saint évêque Bourget retiré à la villa Saint-Janvier, en face du noviciat.



R. P. FIRMIN VIGNON, S. J.

Si les beautés, que Dieu le souverain artiste a répandues sur sa création matérielle, transportent le cœur de l'homme, quel charme ne doit pas avoir la splendeur du monde surnaturel, reflet sublime des splendeurs divines !

Il fut donné au P. Vignon de rassasier son regard de ce que l'homme n'a jamais vu, les sublimités de l'âme d'un saint.

Les doux possèderont la terre, a promis l'Esprit-Saint. Le P. Vignon sut s'attacher tous ceux qui l'approchèrent, par son affabilité, par la bonne grâce qui accompagnait toutes ses démarches, par ses fines et délicates attentions.

Voici ce que lui écrivait le bon docteur N. Chopin, médecin de la maison.

« Ma femme et moi, nous avons accepté avec les plus vifs sentiments de reconnaissance, les magnifiques présents que votre bonté vous a suggéré de nous offrir.

Nous conserverons ces présents très précieusement et nous les transmettrons à nos enfants. »

Vers la fin du gouvernement du P. Vignon, en 1879, survint un événement désiré du bon Père, qui y voyait l'intérêt de la gloire de Dieu : la séparation du Canada d'avec New-York.

Au jugement du P. Vignon, la différence des pays, des mœurs, du caractère, des aspirations, des langues et des coutumes, réclamait pour les deux missions une formation différente. Tous nos scolastiques ne pouvaient

être jetés dans le même moule, au risque de se sentir un peu dépaysés plus tard dans leur propre patrie, et de ne plus pouvoir se plier aux mœurs de ceux qu'ils devaient gagner à Jésus-Christ.

Pour faire d'habiles instruments, aptes à l'enseignement et aux ministères dans des milieux si différents, il fallait une adaptation dissemblable.

C'est dans cette vue que pour préparer les voies, le P. Charaux, supérieur général, avait ouvert le noviciat de West-Park, aux États-Unis, et qu'il faisait étudier les jeunes Canadiens à Saint-Acheul et à Laval.

La division accomplie, le P. Vignon fut nommé supérieur à Québec, et le P. Charaux ayant remis le gouvernement de la mission du Canada, le 5 octobre 1880, au P. Henri Hudon, reprit au Sault la charge de maître des novices, le 13 novembre 1880.

Le P. Charles-Théophile Charaux était né à Pont-à-Mousson, dans la docte maison d'un professeur au lycée de cette petite ville. Les suaves leçons de son père et de sa mère se gravèrent si avant dans son cœur, qu'il les entendait encore en lui-même à l'âge de soixante-dix ans. Une prière surtout lui restait chère ; c'était celle que son père lui avait composée pour le jour de sa première communion. La petite feuille le suivit au noviciat d'Issenheim, en Amérique où il fut envoyé après son noviciat, dans toutes ses pérégrinations et ses permutations de domicile. Le précieux manuscrit agissait comme un



R. P. CHARLES-THÉOPHILE CHARAUX, S. J.

charme, au milieu des fatigues de l'étude, et des obsédantes préoccupations de la surveillance. « Il fallait à Fordham, racontait-il lui-même, s'échapper quelques instants pour aller renouveler ses vœux, et retourner en hâte à ses ouailles. »

Parmi les sollicitudes accablantes du commandement, les incessants déplacements, cette petite feuille de papier si usée faisait lever dans son âme filiale la douce image de l'amitié paternelle veillant sur son berceau d'enfant, sur ses joies d'adolescents, et arrêtant sur lui, du haut du ciel, des regards bienveillants. Le P. Charaux revenait au Sault mûri par une longue expérience. Il avait passé par toutes les charges ou à peu près, qui sont du ressort d'un Jésuite. Il était donc à même de tremper les jeunes âmes pour les combats de l'existence religieuse.

Il se consacra à la tâche, avec tous ses talents surnaturels, avec la douceur et l'énergie d'un apôtre.

Il y avait en lui, je ne sais quel mélange de douce autorité et d'affable sérénité qui vous enveloppait et vous charmait. On se sentait en présence d'un homme de Dieu, transfiguré par la grâce, illuminé d'en haut. On restait convaincu que toutes ses paroles, ses conseils et ses démarches n'avaient d'autre objet que la gloire de Dieu. Les vertus ordinaires n'échappent pas toujours au danger de s'enlizer parfois dans l'amour-propre, ce sable humain ; ce n'est que par une longue habitude de guerre acharnée qu'on parvient à s'élever au-dessus des

affections de l'homme terrestre. Le cœur pur, alors, voit Dieu plus parfaitement ; l'homme spirituel reçoit la plénitude des illustrations de l'Esprit-Saint. Le P. Charaux discernait les mouvements des cœurs avec une telle lucidité, il démêlait si bien les sourdes menées du mauvais esprit, qu'on eût dit qu'il lisait dans les âmes comme dans un livre ouvert. Avec quelle touche délicate il savait apaiser les inquiétudes des consciences craintives à l'excès, donner l'élan aux généreuses aspirations, arroser et planter les germes de ce qui devait devenir les grands arbres des solides vertus.

Il exigeait d'abord un grand recueillement. Les vertus religieuses sont la floraison produite par le soleil et la rosée de Dieu. Le soleil c'est l'illustration de l'intelligence par les vues de la foi ; la rosée ce sont les inspirations de la grâce et la voix du grand prédicateur intérieur, l'Esprit-Saint. Mais le soleil se cache, la rosée tarit, la voix d'en haut se tait dans le tumulte et les tiraillements des affections terrestres. « *Non in commotione Dominus* ». Pour entendre la voix de Dieu, converser familièrement avec le Seigneur jaloux de l'amitié de l'homme, il faut la solitude du cœur. « Rien ne sert, disait-il, d'être séparé du monde par les murs du noviciat, si vous gardez au-dedans un monde d'affections humaines. Faites taire les voix importunes et discordantes, pour pouvoir converser avec Dieu. Vous trouverez alors combien le Seigneur est doux et vous goû-

terez les délices de cette familiarité étonnante dont parle l'Imitation, *familiaritas stupenda nimis.* » Heureux qui a compris que ce recueillement est la condition indispensable de toute vie parfaite et sait le conserver au milieu des occupations ultérieures de l'enseignement et des ministères.

Madame de Sévigné dit quelque part que deux mots de Bourdaloue auraient pu faire d'elle une sainte si elle se fût décidée à les mettre en pratique.

Le P. Charaux, lui, ressemblait au père de famille qui tire de son trésor, les conseils d'or, les maximes où s'était fondue et ramassée la quintessence des ascètes et des auteurs spirituels.

Un ancien élève de Fordham, J. Watson, devenu scolastique dans la Compagnie, racontait qu'un certain père spirituel de Fordham s'était permis de vaticiner sur le compte de ses pupilles. « Vous, disait-il au P. H. Lory, vous serez professeur de rhétorique, repassez à loisir vos auteurs classiques. Et vous, ajouta-t-il, en regardant le P. Charaux, étudiez les Exercices de saint Ignace, car vous serez maître des novices. »

Le Père accepta l'augure et consacra de précieux moments à l'étude de ces Exercices et des auteurs classiques de spiritualité de la Compagnie. Aussi, quelle affection il ressentait pour ses chers auteurs ; le nom seul de Le Gaudier le ravissait. « Frère, disait-il, vous dégusterez d'abord Rodriguez—assez mal traduit, j'en conviens, par

Regnier Desmarais, mais on est emporté par les choses—c'est un mets substantiel, le lait des enfants, le pain des adolescents et des hommes faits. Tel traité aura pour vous tant de saveur que votre vie en restera imprégnée comme d'un arôme. Moi-même, ajoutait-il, je ne puis, sans me sentir l'âme tout embaumée, me rappeler le traité de la conformité à la volonté divine. Après Rodriguez, vous lirez Saint-Jure en faisant abstraction des citations antiques, puis l'admirable Le Gaudier, puis saint Thomas « *de virtutibus* » dans la somme théologique, et alors vous serez maître expert en ascétisme. »

Dirigé dans les voies de la sainteté par deux saints, le P. Cotel, son maître des novices à Issenheim et le P. Fouillot, son instructeur de troisième probation, instruit par une longue vie de recueillement et d'études intelligentes où il s'était jeté de tout le poids de ses préférences, le P. Charaux se trouvait en état de mettre en œuvre les trésors accumulés de sa science. Il écrivit en beau style périodique (il prétendait qu'on ne savait pas écrire à moins) le commentaire des règles du sommaire et des règles communes. Ce commentaire contenait la moelle des Écritures et des Pères. Un parfum d'onction et de piété s'en exhalait. Que de générations ont vu ce cahier grand comme un registre de procureur, entrer solennellement dans la salle des conférences au bras du P. Charaux. Il s'étalait complaisamment sur le tapis de la table et semblait sourire à son maître d'un air



LA CHAPELLE

entendu. Le P. Charaux posait avec précaution son lorgnon, éclaircissait sa voix, puis commençait à répandre ses enseignements si solides, si pratiques, si lumineux et si touchants. Le Père Maître, en homme prévoyant, s'était réservé des pages blanches intercallées au milieu des pages écrites, pour compléter et améliorer son œuvre. Qu'il était pieux quand, enflammé encore des ardeurs de son oraison, il exhortait, le dimanche avant la messe de communauté, ses enfants à s'approcher de Jésus et leur suggérait des sentiments dignes de l'Hôte divin !

Mais, où il se révélait admirable, c'était dans l'exposition des méditations et des contemplations des Exercices de saint Ignace. Ce petit livre contient des trésors cachés que la prière, la grâce de Dieu et la direction des saints peuvent seules faire découvrir. Peu d'hommes spirituels avaient autant fouillé dans les recoins les plus intimes du livre des Exercices, et l'aimaient d'un amour aussi intelligent.

« La vie, vide, insupportable, se traînerait dans un mortel ennui, si nous ne pouvions la remplir par la contemplation des mystères de la vie de Notre-Seigneur, disait-il. » Sa vie, au pied de la lettre, était remplie de ces incessantes méditations.

Il parlait avec la chaleur de ceux qui ont vu de leurs yeux et touché de leurs doigts les choses dont ils parlent.

Le rien, le néant de toute créature devant la majesté

du Dieu infini, lui faisait prononcer le *Venite adoremus* avec un accent profond d'humilité. La grandeur de l'offense divine tirait du fond de son âme des sentiments d'une douleur pénétrante, et la vision des beautés du Cœur de Jésus, de ses sentiments, le transportait d'un doux ravissement, et changeait son cœur en une source de piété. Cette piété s'alimentait aussi dans un vif sentiment de la présence de Dieu.

Dieu, père, providence et soutien de notre faiblesse n'était pas pour lui un être abstrait, relégué aux profondeurs des cieux. Il était près de lui. Le P. Charaux le voyait des yeux de son âme, le révérait, s'entretenait avec lui.

Avant de répondre à ceux qui venaient le consulter, il jetait un regard de supplication sur une image de Notre-Dame du Bon Conseil et répondait d'après les réponses entendues d'abord au fond de sa propre conscience.

A ce labeur patient de la divinisation des âmes, le P. Charaux consacrait, sans compter, tous ses instants ; ses journées étaient à la merci des novices en quête de directions, des pères du troisième an et des nombreux retraitants qui venaient à la lumière des Exercices décider de leur vocation.

Malgré ces hautes préoccupations, il songeait sérieusement à élargir l'espace matériel de sa maison. On se pressait au réfectoire, la chapelle se remplissait. Bientôt l'idée de construire une nouvelle aile s'imposa.



LE RÉFECTOIRE

Les rêves esthétiques caressés dans l'imagination du Père Maître se concrétisaient parfois sur le papier. Dans son enthousiasme, il les communiquait discrètement à ses novices, et terminait par quelques remarques sur l'indifférence nécessaire dans la Compagnie.

Le jour des réalisations sonna enfin. Fondations, constructions, aménagements allèrent grand train. Le 24 décembre 1890, la nouvelle aile fut bénite, et la messe de minuit célébrée dans la nouvelle chapelle. On disait adieu à l'ancien nid de piété, témoin de tant d'effusions et de transformations surnaturelles.

Mais la plupart des chères reliques qui tenaient aux âmes par des liens si doux, devaient accompagner l'exode de la communauté. L'ancien maître-autel devint, dans le nouveau sanctuaire, l'autel du Sacré-Cœur. Notre-Dame suivit ses enfants ; saint Stanislas embrassant l'Enfant-Dieu, se colla, en guise de fresque, sur le côté du chœur qui fait face aux novices, et le tableau de saint Jean Berchmans, de la salle des conférences, lui servit de pendant, du côté des juvénistes. La nouvelle chapelle reproduisait en son architecture l'âme souriante du P. Charaux. Point d'ogive élancée dont les bras, tendus comme dans l'extase, vont se croiser près du bon Dieu, point de jour mystérieux tombant du ciel, point de ces saints superposés dans des niches ouvragées, dont les traits émaciés parlent d'abnégation et détachent des sens par leur contemplation.

Ici ce sont des cintres moelleux, de grandes fenêtres versant à flots la lumière, de gracieuses colonnes couronnées d'acanthe, des moulures délicates ; là un maître-autel orné de sveltes colonnes et dominé par une miniature du dôme de Saint-Pierre. C'est un sourire de la Grèce, illuminé d'un rayon de l'Évangile. Au-dessus du maître-autel, est placé un grand tableau, reproduction d'un chef-d'œuvre de Muller. Assis près de l'Enfant-Dieu, légèrement incliné vers lui, Joseph exprime, par son regard empreint de bonté et par la pose de ses mains, la profondeur de l'amour paternel mêlé au respect et à l'adoration. Jésus, c'est un peu de la majesté divine incarnée dans l'innocence et l'ingénuité de la piété filiale. Ce tableau, la maison le doit à la générosité et au goût artistique du P. E. Désy, alors supérieur de Québec.

Deux familles (Cyrille Labelle de Sorel et C. Chaput de Montréal), qui comptaient chacune un de ses enfants dans la maison, firent présent, l'une (M. C. Chaput) de la statue du Sacré-Cœur, l'autre (M. C. Labelle) d'un magnifique chemin de croix.

Cette chapelle a été décorée sous le rectorat du R. P. É. Lecompte avec un goût exquis. Les couleurs d'une teinte légère se fondent parfaitement ensemble, et des lisérés d'or font saillir les dentelures des dessins.

Avant de sortir de cette chapelle, il serait peut-être utile, pour aider la reconnaissance de nos successeurs, de leur rappeler qu'ils doivent prier pour les bienfaiteurs

qui contribuèrent généreusement à l'érection et à la décoration de ce sanctuaire.

Parmi ces bienfaiteurs nous devons nommer M. Rochette, curé du Sault, homme d'une sainteté toute sacerdotale, qui en mourant nous légua une partie de ses modiques épargnes, la somme de sept cents dollars. Parmi les comptes du P. Charaux, nous trouvons — « de ma sœur—$200.00. » Nous ne pouvons non plus oublier les dons généreux de la famille Papineau de Saint-Vincent de Paul, de Sir W. Hingston, du docteur E. Desjardins, des familles Chaput, Archambault, Masson, de Montréal, de M. Beauchamp du Sault-au-Récollet, etc., ainsi que le don gracieux de deux statues, témoignage d'affection de M. l'abbé Charles Beaubien, notre curé actuel.

Et puisque l'occasion s'en présente, nous la saisissons pour exprimer nos plus profonds sentiments de gratitude envers tous les curés de la paroisse du Sault. Mgr Vinet est le plus insigne bienfaiteur de notre Compagnie au Canada, et particulièrement de la maison du noviciat. Son successeur, M. Rochette, nous continua l'affection de son prédécesseur et M. Charles Beaubien n'a cessé de nous témoigner une bienveillance digne de celle de ses prédécesseurs.

Cependant le P. Charaux s'avançait de plus en plus dans cette voie d'infirmités où sa patience devait se confirmer et donner un nouveau lustre à ses vertus.

Déjà il s'était fort difficilement remis des suites d'une lourde chute ; et le cumul des fonctions de maître des novices et d'instructeur du troisième an devenait une charge trop pesante. Le 29 juin 1894, le R. P. Édouard Lecompte, recteur actuel, fut nommé vice-recteur, puis recteur le 30 août 1895. Nous serons discrets sur les vivants : l'humilité ne supporte pas le panégyrique.

La reconnaissance a pourtant le droit de reconnaître que la Providence, qui veille sur la Compagnie et ses noviciats, n'est jamais à court d'hommes. Comme le faisait remarquer dans la *Semaine Religieuse* de Montréal, notre excellent curé, M. Charles Beaubien, le P. Lecompte est une fleur du terroir. Il naquit sur ce délicieux versant de la montagne de Montréal qu'on a appelé la Côte-des-Neiges, et reçut son éducation classique aux pieds de la pente opposée sous l'austère et forte discipline des prêtres de Saint-Sulpice.

La vie du nouveau Père Maître s'écoule donc dans un paysage connu et dont chaque horizon réveille sans doute en lui les souvenirs touchants de son jeune âge.

Le P. É. Lecompte est une vieille connaissance de la maison. Il y fit son noviciat jadis, sous l'aimable gouverne du P. F. Vignon. Puis de retour de Saint-Acheul et d'Angleterre, il illustra une des chaires du juvénat. Après sa théologie et quelques années de collège, il y revenait encore pour professer la rhétorique, et y faire son troisième an.



LE PARTERRE DE S. ALPHONSE

Tout irait à souhait, si la santé du Père Maître ne laissait rien à désirer. Au mois d'août 1902, on dut l'enlever à ses chers novices, lui faire respirer l'air pur des Adirondaks, puis de Saint-Boniface, où il a passé l'hiver dernier. Le ciel enfin nous le ramène et la Vierge Immaculée, la grande thaumaturge de Lourdes, achèvera, nous l'espérons, l'œuvre qu'elle a si bien commencée, en rétablissant parfaitement sa santé ébranlée. Pendant les jours de l'absence du P. Lecompte, le P. J. Dugas, socius du R. P. Supérieur de la Mission, a rempli les délicates fonctions de Maître des novices et a formé la génération de 1902.

Depuis 1895, les années se sont succédé sans se ressembler, et sans amener toujours un nombre aussi considérable de novices qu'on l'eût souhaité, mais l'ardeur pour la formation solide et religieuse ne s'est pas attiédie. La ferveur et la générosité qui, semble-t-il, n'ont pas dégénéré nous donnent peut-être droit d'espérer que le Père de famille enverra ses anges et augmentera le nombre de ses enfants de prédilection.

Si les novices se plient au joug de l'obéissance, le jardin s'est plié aussi aux goûts esthétiques du maître de céans. Le kiosque des coadjuteurs qui semblait faire bande à part, s'est transporté du côté ensoleillé de la maison, au milieu des gazons coupés de sentiers sinueux. Les haies tailllées court, laissent maintenant le regard errer sur les pentes ondulées des collines, sur les moissons, sur la prai-

rie mélodieuse pleine du bourdonnement des abeilles. Deux allées complètent le quadrilatère autour du jardin potager, encerclé lui-même de tuyas américanas. Sur la dernière allée là-bas, trois statues se dressent sur un fond de pommiers fleuris ou courbés sous leurs fruits : saint Ignace regarde les retraitants et de son bras enthousiaste, leur indique que la vie est un combat pour la plus grande gloire de Dieu ; au centre, le Sacré-Cœur abaisse ses regards sur la maison, et saint Jean Berchmans préside de haut aux récréations des juvénistes. Le grand chemin central de la ferme a été planté de chaque côté, d'érables, de plaines et de tilleuls, à l'ombre desquels on se rendra, jusqu'au bout ombreux de la propriété. Enfin, une maison de campagne, sur les bords pittoresques de la rivière des Prairies, a été élevée à la fin de 1896 pour le repos des vacances et le charme des jours de congé. Une terrasse gazonnée dominant la rivière ; une côte en pente raide, sillonnée de sentiers ombragés de vignes sauvages, de pruniers, d'ormes et d'aubépines emmêlant leurs lianes et leurs branches ; un châlet en briques rouges, entouré d'une galerie festonnée de vignes et surplombant les flots bleus ; une vue à travers les feuillages sur les eaux du lac Saint-Vincent, tantôt azurées et réfléchissant les cieux, tantôt d'un éclat métallique d'argent ; en face, sur l'autre rive, des bosquets d'érables et de chênes et sur le sommet du coteau, des maisonnettes blanches, des cheminées d'où s'échappe en



R. P. EDOUARD LECOMPTE, S. J.

serpentant une fumée paisible comme le cultivateur canadien ; à mi-côte, sous la véranda, Notre-Dame de Liesse, dans sa niche sertie encore de lambrusques, souriant aux excursionnistes qui la saluent au départ et à l'arrivée ; plus bas, sur la rive, un quai, et sur les premières eaux, d'élégantes chaloupes balancées par les vagues caressantes, dormant mollement au rythme des flots : voilà en raccourci la campagne de Notre-Dame de Liesse.

Liesse est bien en vérité le nom que mérite cet aimable rendez-vous où les âmes viennent se rafraîchir au contact d'une nature idéale.



CHAPITRE IV

LE TROISIÈME AN

Ministères à l'extérieur.

DANS cette rapide esquisse des évènements nous n'avons guère parlé que de la vie intime du noviciat, et pourtant, la maison a abrité un bon nombre de novices de troisième année, des générations de juvénistes, toute une armée de retraitants. Pour n'être pas par trop incomplet, nous devons dire un mot de chacune de ces classes d'hôtes distingués.

Presque toutes les années, depuis 1858, la maison couvrit de son aile hospitalière un ou plusieurs pères de troisième probation.

C'était en 1858, les PP. Pernot, Tissot et Durthaller ; en 1859, les PP. L. Jouin, l'auteur bien connu du manuel de philosophie, et Th. Thiry ; en 1860, le P. Baxter et



NOTRE-DAME DE LIESSE

le P. Chopin, frère du docteur N. Chopin du Sault, et l'apôtre des prisons et des hôpitaux de Blackwell près de New-York, le martyr de la charité. Dans l'espace de deux ans, le P. Philippe Chopin convertit trois cent trente hérétiques et mourut dans la fleur de son âge, du typhus contracté dans les fonctions de son ministère.

Jusqu'en 1895, les pères du troisième an, n'ayant d'autre Instructeur que le Maître des novices, n'avaient que de rares conférences sur l'Institut. Parfois, ils assistaient aux conférences des novices, buvaient à la même source qu'eux et se rassasiaient d'une manne qui prenait un goût particulier pour chacun ; mais à cette date, le P. Charaux qui avait vu les années précédentes le nombre de ses tertiaires s'accroître, déchargé enfin de ses fonctions de maître des novices se consacra exclusivement à la formation des pères du troisième an.

Ils étaient onze en 1895, le même nombre en 1896, dix en 1897 et 1898 ; on comptait parmi eux des pères de la Louisiane, venus de si loin pour se mettre à l'école du P. Charaux. Toujours vaillant, l'Instructeur se tenait prêt pour continuer ses fonctions, mais il se courbait visiblement sous le poids de l'âge. En 1898, nommé père spirituel au collège Sainte-Marie, il y célébra ses noces d'or de vie religieuse, le 1er mai 1902, et s'éteignit dans la paix du Seigneur, au mois d'août de la même année.

Si les pères, qui ont donné aux vertus de leur adolescence religieuse la solidité et la force de la maturité, conservent du haut du ciel ou dans les postes où ils

luttent pour la gloire de Dieu un souvenir reconnaissant, la maison conserve, à son tour, la mémoire de leurs exemples, de leur ferveur et de leurs travaux. Grâce à leur concours, elle a pu répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Ils prêchèrent la parole de Dieu à l'église du village, ils moissonnèrent pour les greniers du bon Dieu des âmes innombrables au cours de saintes missions.

La bonne odeur de Jésus-Christ, elle se répand aussi de la maison sur tous les environs par les catéchismes de nos novices et de nos juvénistes. Chaque semaine, ils cultivent les âmes des enfants, gravent dans leurs intelligences les pensées célestes, font connaître et aimer Dieu, Jésus-Christ, Marie et tous les membres de la famille surnaturelle à laquelle tout chrétien appartient. Dans toutes les écoles où ils enseignent, ils ont établi la garde d'honneur du Sacré-Cœur : c'est le corps d'élite de la classe. Quelle émulation pour y être admis ! Quelle joie d'y entrer ! Le jour de réception est un évènement. Plusieurs novices rehaussent la fête de leur présence ; la voix d'un orateur extraordinaire se fait entendre ; les enfants chantent des morceaux de circonstance et récitent des déclamations choisies.

Les novices préparent aussi les enfants à la première communion, et après le grand acte, les amènent à la chapelle du noviciat pour les consacrer au Sacré-Cœur ; ministère précieux dont les fruits doivent durer toute la vie.



VILLA «LIESSE»

Pour s'initier au ministère des âmes, les aspirants à la Compagnie vont pendant un mois servir les malades à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Ils expliquent quelques points de catéchisme, en guise de lecture spirituelle, et parfois, sous le souffle de la grâce, font œuvre solide de prédicateur. Puis ils causent avec les malheureux, se mêlent aux pauvres, mettent leur jeunesse et leur candeur au contact de la tristesse et du malheur. Enfin, à l'exemple du Maître qui servait les apôtres, ils servent, à dîner, les malades. Ils le font de grand cœur, les yeux tournés vers Celui qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. »

De leur côté, les ministres, socius ou professeurs du juvénat qui ont passé par la maison, ont tâché d'unir à l'œuvre de leur sanctification, celle de la sanctification du prochain. Autrefois, ils trouvaient à leur zèle un champ très fertile, au couvent des Dames du Sacré-Cœur, du Sault, dont la direction spirituelle leur resta confiée jusqu'en 1888. Depuis cette époque, ils y annoncent extraordinairement la parole de Dieu, ou y prêchent un triduum de rénovation.

Les filles du P. Varin nous ont toujours témoigné leur reconnaissance, en nous aidant de leurs prières et de leurs délicates aumônes.

Enfin, les pères de la maison ont toujours les mains pleines de pardon à déverser sur les consciences de ceux qui viennent en grand nombre se confesser dans notre chapelle.

CHAPITRE V

LE JUVÉNAT

LA Compagnie est une mère convaincue que les édifices durables s'élèvent lentement, et demandent des assises profondes. Aussi, dès 1856, la maison du Sault avait-elle essayé de garder dans son enceinte les novices nouvellement enfantés à la Compagnie pour les préparer à l'enseignement des collèges et perfectionner leur connaissances classiques. Le juvénat s'ouvrit sous la direction du P. Dégardin. Après deux ans d'existence au Sault, il se transporta au collège Sainte-Marie pour profiter des doctes leçons du P. Gravoueille, trop tôt ravi à notre mission et que la Providence nous ramène comme un parfum des anciens jours. Puis le juvénat disparut devant le pressant besoin de professeurs dont souffraient tous les collèges. Le P. Perron le rétablit à Québec en

1867, où il vécut glorieusement pendant trois ans sous l'habile professorat des PP. Charaux et Murphy d'abord, puis du P. H. Lory.

Après ces précaires essais, il se reconstitua au Sault en 1870, avec le P. A. Larcher pour professeur ; en 1872, sous le P. Théodore Fleck, en 1874, sous le P. Pierre Hamel. Enfin il jeta des fondements inébranlables en 1881 avec le P. Théodore French, qui l'amena aux plus pures traditions des Abram et des Lacerda.

Depuis cette restauration du juvénat, la maison n'est jamais restée veuve de juvénistes. D'illustres maîtres y ont enseigné, comme le P. Herbreteau décédé à Paris et le P. Ernest Duguay, l'auteur de la vie du P. Saché, trop tôt ravi aux lettres canadiennes ; et nous ne citons que les morts. Le juvénat devient plus que jamais une étape importante dans la vie du Jésuite. Dans l'état de décadence où sont tombées les études classiques, il importe de conserver à notre âge de renversements pédagogiques, les traditions qui ont, pendant tant de siècles, mis du côté de l'Église catholique, l'élite des esprits et l'aristocratie du goût. Corps enseignant, la Compagnie a une lourde réputation à soutenir, il faut qu'elle prépare ses jeunes professeurs à ne pas faiblir sous le fardeau. Au reste, rien ne vaut pour le développement des énergies intellectuelles, esthétiques et oratoires, ces deux années d'études enchanteresses. Affinée déjà par les années de collège, assouplie, même sans y songer, jusqu'en ses profondeurs par les exercices de la vie mystique, l'âme du juvéniste

est à ce point voulu de sensibilité pour comprendre et savourer les âmes d'élite qui ont fait vibrer toutes les cordes de la poésie et de l'éloquence. La fraîcheur de la poésie grecque, la simplicité épique d'Homère, la psychologie de Sophocle et d'Euripide, l'éloquence de Démosthène et de saint Jean Chrysostome, la fine causerie et l'originalité d'Horace, la délicatesse virgilienne, l'habileté, l'ampleur, le pathétique de Cicéron charment, ravissent et remuent, en leur donnant l'essor, tous les germes du talent cachés parfois dans les mystères de l'âme. Et quand même le talent ne devrait point s'élever à de très grandes hauteurs, le vase gardera toujours l'arôme dont ses parois furent imprégnées. De plus, destiné à s'exprimer dans la langue du pays où il doit exercer sur les autres l'action la plus puissante possible pour le bien, le juvéniste doit donc se préparer un archet solide pour faire vibrer les cordes les plus profondes et les plus pathétiques de son âme. Le vrai style n'est que le signe diaphane des idées et des sentiments. Par la lecture attentive, le juvéniste fera pour ainsi dire résonner sous ses doigts enchantés toutes les lyres françaises pour apprendre quels sons elles peuvent rendre. Le langage des héros cornéliens, la profonde psychologie de Racine, la naïveté pittoresque de La Fontaine, l'esprit de Molière, le ravissant paysage de Châteaubriand, ce poète en prose, le lyrisme des odes choisies de Lamartine et de Hugo, l'éloquence lyrique de Bossuet, la chaleur, la dialectique enflammée de Bourdaloue, la grâce aisée de Fé-



LE QUAI DE « LIESSE »

nelon, la causerie affectueuse de madame de Sévigné, la grande prose de Joseph de Maistre, la souplesse, la verve et la poésie de celle de Veuillot montrent à quoi peut servir la langue française.

L'âme, alors, s'essaye à revêtir ses idées et ses sentiments d'une expression nette, vivante et personnelle ; mise en contact avec les plus grands prédicateurs, elle tâche, dans de nombreux essais, à rendre le son que doit rendre tout ambassadeur de Jésus-Christ, tout prédicateur véritable, réalisant dans la mesure de ses talents la mission qui lui est confiée. A cause des fréquentes occasions d'exercer le saint ministère en anglais, les juvénistes étudient sérieusement cette langue, sans la connaissance de laquelle un ouvrier évangélique n'est pas ordinairement outillé suffisamment dans notre mission.

Enfin les juvénistes exercent leurs jeunes intelligences à la précision et à la rigueur du raisonnement sous l'habile direction d'un professeur de mathématiques du collège Sainte-Marie.

Voilà l'idéal vers lequel le juvénat a dirigé ses efforts. Avant de passer outre, je prie les juvénistes de ne pas oublier dans leurs prières M. le chevalier Alfred Larocque, qui les abonna, pendant tant d'années, à plusieurs intéressantes publications, et qui doit être compté parmi les bienfaiteurs de la maison Saint-Joseph. Qu'ils se rappellent aussi que bien des livres de leur bibliothèque ont été achetés au prix des économies du P. French, du P. Herbreteau, et grâce à un don généreux du P. C. Chaput

CHAPITRE VI

LA MAISON DE RETRAITE

DIEU avait transformé un soldat entiché de vanité et de gloire humaine, Ignace de Loyola, en héros chrétien, en saint fondateur d'ordre, par quelques jours de solitude profonde, où il avait imprégné son intelligence des vérités de la foi, et son cœur des inspirations de la grâce. Il n'en faut pas davantage pour convertir une âme, la changer, orienter sa vie dans les heureuses voies de l'Évangile. La Compagnie reconnaissante a toujours ouvert de ces aimables solitudes, où Dieu parle, cœur à cœur, aux âmes généreuses, et converse avec elles dans une familiarité étonnante. La dissipation, la curiosité, les préoccupations de la bagatelle, l'effusion aux choses extérieures, dessèchent en l'âme, toutes les vertus chrétiennes, lui ferment les horizons surnaturels et ne lui laissent d'aspirations que pour la vie présente. Une

pensée qui frappe, un sermon même, n'agissent pas toujours assez puissamment pour arracher l'âme à sa chère existence terre à terre et mondaine : il faudrait s'arracher pendant quelques jours au mouvement qui emporte ; il faudrait se plonger, à loisir, dans la contemplation des seules vérités qui retentissent jusqu'au fond de l'âme, comme la voix de Dieu qui ébranle les cèdres du Liban.

Les maisons de retraite ont été une pépinière de solides chrétiens. C'est dans ces asiles que se sont armées les classes influentes qui dirigent la Belgique par exemple. Puisse cette habitude de la retraite et des Exercices se généraliser parmi nous !

La maison du Sault, malgré l'exiguité du local, a reçu une foule de pieux solitaires, qui sont venus s'affermir dans la vie chrétienne ou découvrir la voie dans laquelle les appelait la Providence.

Déjà chez M. Rodier on avait vu bon nombre de laïques et de prêtres, ainsi que Mgr Turgeon, coadjuteur de Québec, parcourir la sainte carrière. La maison du Sault ne compte pas de moins illustres retraitants. Mgr Bourget y donna à deux reprises de grands exemples de recueillement et d'humilité. Mgr Vinet, Mgr Desautels, une foule de prêtres s'y sont succédé ; des légions de jeunes gens y ont choisi un état de vie. Si l'on prend une moyenne, on arrivera à bien près de cent cinquante retraitants par année.

CHAPITRE VII

LA MAISON A L'ÉPOQUE DU JUBILÉ



A maison a donc atteint ses noces d'or. Cinquante ans, espace immense pour une vie humaine, n'est qu'un printemps pour elle. Du milieu de ses bosquets, elle sourit dans sa force. Sa porte hospitalière fait bon accueil aux visiteurs, aux pauvres, aux habitants du Sault qui viennent souvent purifier leur âme au tribunal de la pénitence. Une grande allée, couverte par les ramures emmêlées des plaines et des ormes, donne accès au vestibule en face duquel le Sacré-Cœur étend ses grands bras en signe de bienvenue. La façade nord-ouest regarde, par dessus le bosquet de sapins verts, les paisibles demeures des villageois où l'on aime les Pères ; la maison presbytérale sa vieille amie, l'église paroissiale, et les hauts clochers qui lui envoient leurs joyeuses sonneries.



L'ORATOIRE DE S. STANISLAS

La façade sud-ouest domine les verts gazons, et la statue de la Sainte Vierge couverte des larges feuilles d'un catalpa. Au sud-est, la vue s'étend sur le jardin, le gazon, les allées de plaines et d'ormes, les haies d'aubépines, les collines, et dans le lointain, sur la montagne de Montréal. A l'intérieur, toilette nouvelle : murs blancs, les boiseries vert-tendre mettent une teinte gaie dans la maison. Le réfectoire resplendit sous son plafond d'acier, sur lequel courent et se jouent de gracieux dessins.

Ceux qui sont restés longtemps absents du noviciat, verront avec plaisir, près de la porte d'entrée, le portrait au crayon des vieux Maîtres des novices. Ils ne se retireront pas sans revoir la salle des conférences pleine de tant de souvenirs intimes. On a couvert ses murs de toiles dont plusieurs ont une valeur d'art réelle. Ce sont d'abord deux admirables têtes de saint Pierre. L'apôtre lève des yeux ardents vers le ciel, pour demander encore pardon à son Maître. Les larmes ont creusé un sillon sur ses joues rugueuses, et la bouche s'entrouve comme celle d'un contemplatif en extase. Entre ces deux tableaux, est suspendue une sainte famille que les connaisseurs ne jugent pas indigne de Murillo et qui est certainement de sa manière. En face de cette toile s'en trouve une autre, vrai souvenir de famille. Cette peinture est dans un cadre venant de l'ancien collège de la Compagnie de Québec. Elle fut remise au P. Chazelle en 1843, après

une retraite ecclésiastique prêchée à Québec avant que nous eussions une résidence en cette ville. Elle représente le buste du P. de Brébeuf, l'histoire de Charlevoix, et dans le lointain, le supplice de nos martyrs canadiens. Avant de sortir jetons un regard sur la Véronique désolée, toile d'une expression si touchante.

A part le tableau représentant le buste du P. de Brébeuf, les autres toiles furent apportées du Mexique, par le P. de Luynes. Ce vénérable missionnaire, venu de la province de Paris, exerça de longues années son zèle infatiguable dans la mission de New-York. Il fit un voyage au Mexique pour recueillir des aumônes; et c'est de ce voyage qu'il avait apporté des trésors d'art.

En parcourant la maison, on aura remarqué, ici des lustres, là, des globes entourant des becs de gaz. Le gaz est la blanche et belle lumière de l'acétylène. Le noviciat en fut illuminé, pour la première fois, en la messe de minuit, le 31 décembre 1899, et cette brillante nuit reportait la pensée à cette nuit célèbre du baptême des Francs, dans la basilique de Reims *si licet magnis componere parva*, quand nos ancêtres ravis, se croyaient parvenus au vestibule du Paradis.

Nous ne reparlerons pas de la chapelle : nous n'ajouterons qu'un mot sur l'oratoire de saint-Stanislas édifié d'après les plans du R. P. E. Lecompte en 1902.

Plafonds et murs recouverts de tôle repoussée, élégants dessins, peintures d'un goût exquis, superbe autel, sous



L'ENTRÉE DU CIMETIÈRE

lequel repose dans toute la candeur et l'innocence de sa jeunesse le patron des novices : voilà en quelques mots l'oratoire de saint Stanislas.

LE CIMETIÈRE

Nous ne saurions terminer notre visite sans passer par le petit enclos entouré d'une haie touffue de tuyas, où dorment dans l'espoir de la résurrection les corps de beaucoup de nos devanciers.

Chaque tombe est modeste : une croix de fer, une pierre de marbre, un nom, trois dates ; c'est assez pour qui a emporté tous ses trésors dans un monde incorruptible.

Quelle éloquence ont ces noms !

Voici les pionniers de la mission : le P. Luiset, le P. Tellier, le P. Férard, le zélé P. Beaudry. Les maîtres des novices, les PP. Saché, Schneider, Vignon, Charaux, y parlent encore du fond de leur tombe aux jeunes qui viennent prier sur leurs restes.

Les ouvriers de la première heure, les PP. Braun, Grimot, Larcher, Ouellet, P. Point, y coudoient les fondateurs de la mission. Les novices et les scolastiques reposent en face de leurs pères. Ils s'étaient mis en marche par les chemins du ciel ; Dieu a abrégé la route. Les anciens célébraient les jeunes morts tombés au champ de bataille, et les jeunes gens couronnés de pureté et d'héroïsme nous laissent en partant un souvenir mêlé de douce mélancolie. Pourquoi les plaindrions-nous ?

Ils avaient achevé leur tâche ; tout ce qui s'ébauche sur la terre, ne s'achève qu'au ciel. Ils avaient commencé un chant que nous n'achevons jamais ici-bas. Les uns en modulent plus de strophes que d'autres. Peu importe si la divine mélodie ne s'interrompt plus au ciel.

A côté des novices scolastiques, que de frères coadjuteurs y dorment dans l'humilité, en attendant la révélation de la gloire. Voici parmi eux le frère Rouillé, le frère Moreau, le frère Lacoste, la régularité personnifiée, le frère Tupin, d'une charité si admirable qu'il avait coutume de dire : « J'aime mes frères, car Jésus-Christ a dit que c'étaient d'autres lui-même. » Que d'autres, qui après avoir servi comme Marthe le Seigneur dans la personne des membres de la Compagnie, sont servis magnifiquement à leur tour au banquet éternel de l'Agneau !

Donnons-leur une prière, et prions-les de nous recevoir auprès d'eux, au jour où nous nous coucherons à notre tour sous notre croix et notre pierre en attendant l'immortelle résurrection,

IN SPEM RESURRECTIONIS !



QUELQUES TOMBES

APPENDICE

Liste des nôtres dont les corps reposent dans le cimetière du Noviciat. (*)

NOM	N.	S. J.	M.
Delisle Joseph, N. S..........	10 août 1830	24 mars 1852	15 mars 1853
Lemire Thomas, N. S......	4 oct. 1830	15 sept. 1851	23 avril 1853
Meurer Michel, C............	7 nov. 1824	6 juin 1850	18 sept. 1854
Murtha Roger, C............	1 juil. 1831	26 août 1852	18 fév. 1855
Luiset Paul, P.................	5 juin 1788	12 août 1821	1 mai 1855
Veroneau, Jean, C...........	20 mars 1813	30 avril 1842	3 août 1859
Madore Casimir, S..........	8 janv. 1842	16 sept. 1859	23 sept. 1861
Grimot Joseph, P............	22 sept. 1808	11 mai 1843	16 mars 1862
Noonan John, S...............	15 août 1841	7 sept. 1859	3 août 1862
Tupin Pierre, C...............	1 sept. 1802	21 oct. 1826	14 mars 1863
Proulx Louis, C..............	3 mars 1844	24 déc. 1860	12 mai 1864
Tellier Remi, P................	9 oct. 1790	11 oct. 1818	7 janv. 1866
Constance Pierre, C........	1 janv. 1803	5 juil. 1834	14 fév. 1868
Schneider Georges, P......	3 avril 1807	1 oct. 1826	1 oct. 1868
Vaillancourt Chs, N. S....	27 juil. 1848	17 août 1867	18 mars 1869
Swanton Thomas, S.......	8 oct. 1844	11 août 1865	3 mai 1869
Rouillé Léon, C...............	9 nov. 1869	2 déc. 1836	11 mai 1870
Dagnenais Télesph., N. S.	18 mars 1844	8 sept. 1868	26 juin 1870
McKay William, N. S......	30 nov. 1848	14 août 1869	6 août 1871
Moreau Thomas, C.........	21 déc. 1815	20 juin 1842	10 janv. 1872
O'Carrol Patrick, C........	1 juin 1814	1 fév. 1855	16 janv. 1876
Hickey Michael, C...........	6 janv. 1819	30 août 1857	3 nov. 1876
Descarries Alphonse, N.S.	31 mars 1855	27 juil. 1875	20 juin 1877
Demers Alfred, C.............	4 janv. 1854	27 août 1871	13 mai 1878
Hudon Edmond, P..........	10 mars 1838	8 nov. 1856	19 mars 1879
Kottmann Christophe, P.	2 sept. 1818	29 sept. 1843	26 déc. 1879
Futsch Sébastien, C........	22 fév. 1808	1 juil. 1844	8 fév. 1882

* Explication des abréviations : P = prêtre ; S = scolastique ; N. S. = novice scolastique ; C. = coadjuteur ; N. C. = novice coadjuteur ; N. = naissance ; S. J. = entrée dans la Compagnie ; M. = mort.

NOM	N.	S. J.	M.
Girard Frs.-Xavier, P.....	3 avril 1856	30 juil. 1876	27 fév. 1882
Biron Anthime, C...........	4 mai 1863	29 oct. 1879	12 avril 1882
Bérard Alfred, S..............	4 oct. 1857	30 juil. 1878	20 avril 1882
Gérin Arthur, N. S...........	14 déc. 1859	10 oct. 1880	3 janv. 1882
Prince Charles, N. S........	16 fév. 1861	13 août 1881	24 juil. 1882
Gagnon Thomas, P.........	6 avril 1851	7 déc. 1872	1 oct. 1883
Cazeau François, P.........	29 juil. 1843	13 nov. 1868	3 fév. 1884
Beaudry Isidore, P..........	17 mars 1813	21 janv. 1845	17 avril 1884
Poirier Elzéar, N. C.........	25 mars 1847	31 déc. 1882	23 août 1884
Braun Antoine, P............	5 fév. 1815	25 août 1839	1 fév. 1885
Proulx Jean-Baptiste, S..	15 juin 1859	13 août 1881	27 fév. 1885
Lamy Pierre, C...............	25 avril 1834	2 déc. 1863	27 sept. 1886
Forest Télesphore, N. S...	2 sept. 1862	30 juil. 1885	5 juin 1887
Tourigny Anselme, P......	25 sept. 1861	20 sept. 1883	23 juin 1887
McNamara Timothy, C..	1 fév. 1817	6 sept. 1857	8 sept. 1887
Baker William, C............	24 juin 1818	12 nov. 1863	23 fév. 1888
Raynel Jean, P................	9 juin 1822	21 oct. 1869	13 avril 1888
Dwyer Gregory, C...........	2 fév. 1819	9 nov. 1854	22 juin 1888
Duguay Adélard, S..........	10 déc. 1861	17 mars 1882	7 juil. 1888
Coallier Louis, N. S.........	2 mai 1863	26 oct. 1888	31 oct. 1888
Cunningham John, P......	30 déc. 1824	7 sept. 1849	19 mars 1889
Macdonald Ignatius, S...	1 janv. 1861	30 juil. 1885	25 mai 1889
Riordan Daniel, C...........	21 août 1823	6 août 1855	1 juil. 1889
Saché Louis, P................	20 déc. 1813	8 sept. 1840	24 oct. 1889
Allaire Mathias, N. S......	6 fév. 1871	13 janv. 1890	24 sept. 1890
Férard Martin, P............	8 sept. 1817	2 nov. 1837	10 janv. 1891
Beaudevin Victor, P........	25 nov. 1823	8 nov. 1861	22 mars 1891
Vignon Firmin, P...........	25 sept. 1818	28 sept. 1841	18 oct. 1891
Mathieu Joseph, C..........	1 fév. 1861	5 janv. 1882	6 déc. 1891
Tardif Pierre, C...............	31 déc. 1854	2 fév. 1875	24 fév. 1892
Rioux Justinien, S...........	26 fév. 1868	2 sept. 1888	9 janv. 1893
Joubert Zéphirin, S..........	14 sept. 1868	28 fév. 1889	24 août 1893
Lapointe Odilon, S..........	11 août 1869	7 sept. 1890	18 sept. 1893
Couture Achille, C...........	20 mars 1865	29 avril 1882	6 janv. 1894
Vaillant Adolphe, S.........	8 déc. 1871	20 sept. 1890	19 août 1894
Barbieux Martin, C........	23 avril 1816	20 nov. 1847	18 sept. 1894
Ouellet Thomas, P..........	21 déc. 1819	14 août 1844	26 nov. 1894
Collerette Onésime, C......	2 août 1873	30 mai 1891	19 juil. 1895
Langlois Hughes, P........	13 sept. 1837	3 août 1858	8 août 1895
Willis Frederick, C..........	1 avril 1862	1 fév. 1889	26 fév. 1896
Duguay Ernest, P...........	27 janv. 1852	21 août 1879	22 juil. 1896
Goodwin Patrick, C........	17 mars 1846	30 juil. 1877	16 août 1896
Point Pierre, P................	7 avril 1802	1 janv. 1839	19 sept. 1896

NOM	N.	S. J.	M.
Lacoste Adrien, C...........	20 mars 1820	25 août 1841	31 déc. 1896
Hudon Henri, P..............	6 sept. 1823	18 oct. 1843	26 fév. 1897
Côté Elie, C......................	7 oct. 1827	6 déc. 1846	2 mars 1897
Nadeau Paul, P...............	10 août 1833	16 oct. 1862	6 mai 1897
Gagnon Jean, C...............	1 janv. 1852	5 sept. 1875	5 juil. 1897
Larcher Adolphe, P.........	14 juin 1815	15 sept. 1839	7 juil. 1897
Stakum Thomas, C.........	24 déc. 1851	30 juil. 1869	4 oct. 1897
Sigouin Lactance, P........	9 juil. 1866	14 août 1884	29 mars 1398
Reimsbach Jean, P..........	29 sept. 1854	9 oct. 1875	7 janv. 1899
Desgeorges François, S...	11 sept. 1873	5 juil. 1892	20 mars 1899
Bourgeois Louis, S..........	10 janv. 1871	5 sept. 1889	13 oct. 1899
Robert Etienne, P...........	24 avril 1835	31 déc. 1860	16 août 1901
French Théodore, P........	9 août 1836	4 sept. 1856	3 nov. 1901
Brown George, C............	1 août 1856	7 août 1875	7 déc. 1901
Charaux Théophile, P.....	19 avril 1830	30 avril 1852	10 août 1902
MacPherson Hugh, S......	14 sept. 1877	26 juil. 1899	25 août 1902
Chambon Jean-Frs, P.....	19 déc. 1831	30 août 1867	5 oct. 1902
Vachon François, C........	15 oct. 1824	20 mai 1845	2 juin 1903

Les corps de Mgr Janvier Vinet et de M. l'abbé Remi Meloche reposent aussi dans le cimetière du Noviciat.

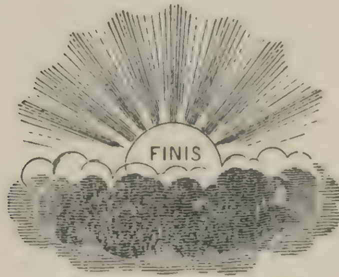


TABLE DES MATIÈRES

